Marielle et la fin du monde

suivi de

Stupeur

Théâtre

Dana Hilliot

(2024)

Un immense merci à Chawarma, Anapoda et Camlle Bidon-Nourisson

pour leur relecture et leurs corrections

Dana Hilliot

(aka : Vincent Séguret)

12, grand rue, 63160 Mauzun

06 51 07 13 04

danahilliot@outsiderland.com

https://outsiderland.com

https://outsiderland.com/danahilliot/

MARIELLE ET LA FIN DU MONDE

Théâtre

Par Dana Hilliot

Octobre 2024

***

(Un immense merci à Chawarma et Anapoda pour leur relecture et leurs corrections)

***

Dana Hilliot

(aka : Vincent Séguret)

12, grand rue, 63160 Mauzun

06 51 07 13 04

danahilliot@outsiderland.com

https://outsiderland.com/outsiderland/

https://outsiderland.com/danahilliot/

PERSONNAGES

La grand-mère, *Irène*. (née au milieu des années 1950, à Bucarest)

Le père, *Arnaud*. (la soixantaine bien tassée)

L'épouse, *Teresa*. (la quarantaine et demie)

Le fils, *Paul*. (approche de la trentaine)

Le Docteur. (médecin de famille, quadragénaire)

La domestique, *Hung-Tsu*.

Marielle (autour de 25 ans)

On entend la voix de *John*, le chef de la sécurité, via le talkie-walkie.

L'action se déroule dans l'enceinte d'un vaste domaine privé (et fortifié) quelque part en Norvège, et, plus précisément, dans un salon doté d'un piano. Si, pour des raisons pratiques, il n'est pas possible d'installer un piano sur scène, un clavecin ou un orgue électronique fera l'affaire ou tout autre instrument à clavier : on adaptera (ou pas) le texte en conséquence. Le reste du mobilier sera comme il plaira, un canapé peut-être, une petite table, une cafetière, etc.

Nous sommes dans le futur, je ne saurais dire quand exactement. Mais un futur pas si lointain.

I

(Le début d'après-midi)

La Grand-Mère est assise dans un fauteuil à l'avant-scène, face au public, tournant le dos aux autres personnages. Le Père, vautré dans le canapé, boit. Teresa, debout au fond de la pièce, un verre à la main, fume une cigarette roulée et consulte son téléphone. Le Docteur regarde fébrilement par la fenêtre.

LE DOCTEUR. Il commence à pleuvoir. Elle arrive ! J'entends l'hélicoptère ! John descend. Elle le suit. Ils courent jusqu'à la jeep. Il pleut à verse maintenant. Elle ne porte pas d'imperméable. Il leur faudrait un parapluie. Ils seront là dans cinq minutes.

Il glisse son téléphone dans la poche de sa veste, se recoiffe, réajuste son col de chemise.

LE DOCTEUR. J'y vais.

Il sort précipitamment.

LE PÈRE. C'est bien mon brave. Courez-y !

LA GRAND-MÈRE. Il pleuvait aussi ce jour-là. Je le revois encore. Sa veste dégoulinait. Il est resté debout au milieu d'une flaque d'eau dans le hall d'accueil du sanatorium jusqu'à ce qu'une infirmière vienne s'occuper de lui. Pauvre garçon. Il était déjà de santé fragile. Et tellement fatigué par tout ce voyage en train depuis Bucarest. L'infirmière m'a dit : Mademoiselle Irène, un de vos compatriotes vient d'arriver.

LE PÈRE (*s'adressant à Teresa*). Tiens. As-tu remarqué ? C'est la première fois qu'elle remonte si loin dans le passé. La Suisse maintenant. Quel âge avait-elle alors ? Vingt ans, vingt-cinq ans ? Mais de qui parle-t-elle ? Elle n'avait pas rencontré mon père à l'époque de la Suisse. Je n'étais pas encore né.

TERESA (*regardant son téléphone*). Hein ? La Suisse ? Quoi ? Je n'écoutais pas.

LE PÈRE. Au fur et à mesure que son esprit dégénère, on dirait qu'elle régresse. Les souvenirs les plus anciens remontent et les plus récents s'effacent. Elle ne m'a pas reconnu ce matin. Elle m'a appelé Bogdan.

TERESA. Elle te prend pour son père.

LE PÈRE. Oui. Je me disais, à force de régresser, elle va finir par évoquer sa naissance, sa vie intra-utérine peut-être, et après, à la fin, il n'y aura plus aucun souvenir. Elle mourra probablement quand elle aura terminé ce voyage dans le passé.

TERESA. Écoute ça. (*Elle lit.*) La Floride dévastée par un cyclone, le troisième cet automne. La Tamise en crue. Des inondations jamais vues. Les polders submergés aux Pays-Bas. Le sud de Londres englouti par les flots.

LE PÈRE. Finalement, il y a une sorte de poésie là-dedans. Dans la démence. Tu disais ? Londres ? Encore Londres ?

TERESA. Des millions de déplacés en Floride. À Calcutta, ils se battent à mort pour accéder à l'eau potable. À New Delhi, les rues sont jonchées de cadavres. La moitié des forêts canadiennes sont en feu, et personne ne peut plus rien faire pour stopper l'incendie.

LE PÈRE. Arrête ce téléphone Teresa. C'est tous les jours la même litanie. On est au courant, la fin du monde, et cætera. Et tu te fais du mal. Combien fumes-tu de paquets de tabac chaque semaine ? Je te rappelle que nos stocks sont limités.

TERESA. C'est toi qui oses me parler de stocks limités ? Et combien de temps penses-tu tenir avec une bouteille de whisky quotidienne ?

LA GRAND-MÈRE. Tu te souviens, nous jouions des pièces pour deux pianos dans la bibliothèque du sanatorium. Puis c'était la

longue promenade au parc d'acclimatation, avec toutes ces belles montagnes aux sommets enneigés. Tu me donnais des nouvelles du pays que nous avions quitté. Tu me parlais dans ma langue. Le tyran n'en a plus pour très longtemps, disais-tu. Des choses prodigieuses allaient arriver, et, bientôt, je pourrais revoir mes parents et retourner à Bucarest. Nous pourrions y retourner ensemble. Bâtir une école de musique en Roumanie. Ce pays aura besoin de nous, Irène. Mais rien de tout cela ne s'est produit mon pauvre Constantin. On ne le savait pas encore, mais tu allais connaître une carrière sensationnelle : tu jouerais à Berlin, à New York, à Shanghai. Et nous ne sommes jamais retournés ensemble à Bucarest.

LE PÈRE. J'entends des pas dans l'escalier.

LA GRAND-MÈRE. Alors tu as rencontré cette femme, la compositrice. Et tu ne m'écrivais presque plus, de brefs messages, quelques mots. J'avais de tes nouvelles en lisant les journaux. Tu n'imagines pas quelle douleur c'était, lire ces articles, voir les photos. Elle suspendue à ton bras. On vous adulait. Moi, je n'étais pas assez bonne pianiste. Une parmi des milliers. Une honnête pianiste de salon. Puis vous êtes décédés, voilà, un tragique accident disaient-ils dans les journaux, ensemble, les voilà unis pour l'éternité. Si jeunes. Et moi je suis toujours là. Qui aurait pu le croire ? J'étais censée être la plus fragile. La vie aurait pu être différente. Je t'aimais tellement, mais j'étais trop timide pour te l'avouer.

TERESA (*reposant le téléphone*). Ah. La voilà.

LE DOCTEUR. Par ici, suivez-moi, vous pouvez vous essuyer les pieds. Ils vous attendent.

Entrent le Docteur suivi de Marielle. La jeune femme reste debout, près de la porte d'entrée.

LE DOCTEUR. Entrez, entrez, Mademoiselle. Là, c'est bien, tenez-vous à cet endroit qu'ils puissent…

TERESA. Vous reluquer à loisir.

LE DOCTEUR. Voyons Teresa !

LE PÈRE. Bienvenue. J'espère que vous saurez apporter un peu de

divertissement dans notre maisonnée. Pas qu'il en manque. Mais les choses tournent un peu en rond. Un peu de nouveauté ne peut pas faire de mal.

TERESA. À qui le dis-tu ! On compte sur vous mademoiselle pour égayer un peu notre morne quotidien. Pas que je veuille spécialement vous mettre la pression.

LE PÈRE. Alors, il paraît que vous aimez les chevaux. Ça tombe bien, on en a trois dans l'écurie qui apprécieraient sans doute qu'on les soigne un peu mieux. Un jardin aussi, qui mérite mieux que le traitement qu'on lui accorde. Les chiens sont morts récemment, l'un après l'autre, et quant aux chats, personne ne fait l'effort de les compter. La plupart sont retournés à l'état sauvage et se débrouillent. Et vous voyez cette vielle dame là ? C'est ma mère.

LA GRAND-MÈRE. Bonjour Mademoiselle. Nous sommes-nous déjà rencontrées ?

LE PÈRE. Je ne crois pas que tu aies déjà rencontré cette jeune femme, Irène. Dans une autre vie peut-être, ou dans un rêve.

LA GRAND-MÈRE. Ah. Je vois. Parfois, je ne sais plus si je me souviens de mes souvenirs ou si je confonds avec les souvenirs de quelqu'un d'autre.

LE PÈRE. Au fait, jouez-vous du piano ?

MARIELLE. Non. J'étais censée savoir en jouer ? Le recruteur ne m'en a pas parlé.

LE PÈRE. Le recruteur. John. Je vais lui en toucher deux mots celui-là.

TERESA. Mademoiselle, vous ne jouez pas de piano. Vous êtes virée. Au suivant !

LE PÈRE. Elle plaisante. À sa manière. Tordue. Elle est jalouse comme…

TERESA. Si tu savais, la jalousie, ce que j'en ai à battre. Dites, Mademoiselle, question vraiment importante : est-ce que vous buvez ? Tout le monde boit ici. Excepté notre dévoué docteur. Faites attention avec lui. Premièrement, il ne boit pas, et, deuxièmement, je le soupçonne d'être aussi pur et vierge qu'au jour

de sa naissance. Votre présence le trouble déjà.

LE DOCTEUR. Teresa, je suis…

TERESA. Confus je sais. Je ne me souviens pas vous avoir connu autrement que confus. Alors ? Vous buvez ? Même la grand-mère ici présente, si l'on peut dire, a encore assez de jugeote pour s'en descendre un chaque soir avant d'aller au dodo, et quelques autres entre deux délires. Ça lui remet ponctuellement les idées en place. Si vous souhaitez communiquer avec elle, je vous conseille de lui verser une petite prune.

LA GRAND-MÈRE. Cristina, ma chère. Mais de qui parlez-vous ?

TERESA. De rien, ni personne Irène. Et, pour votre gouverne, je m'appelle Teresa, pas Cristina.

LA GRAND-MÈRE. Il ne faut pas dire n'importe quoi, vous savez. C'est ce que répétait maman. Il se pourrait qu'ils nous écoutent.

TERESA. Ne vous inquiétez pas. Personne ne nous écoute. Personne n'écoute d'ailleurs.

Elle regarde le public avec insistance, cherchant son approbation.

LE PÈRE. Heureux ceux qui perdent la boule par ces temps troublés. Ne vous laissez pas intimider par mon épouse, jeune fille.

TERESA. La cinquième. D'épouse. Ou bien la sixième. Ce point fait débat.

LE PÈRE. Mon épouse actuelle et, je suppose, la dernière, est usée par l'ennui et la frustration. Il faut la comprendre. Elle pensait épouser une grande fortune et prendre du bon temps en attendant que je sois appelé au paradis. En espérant un fabuleux héritage. La première partie de son plan machiavélique s'est réalisée, mais la seconde partie, les fêtes somptueuses sur le yacht, les voyages aux Seychelles, le luxe et la luxure, ça n'a pas duré aussi longtemps qu'elle l'imaginait. Quant à la troisième partie, l'héritage, ces terres, cette villa, cette écurie, tout cela ne vaut pas tripette par les temps qui courent. Il faut la comprendre, vraiment. Se terrer dans ce bunker avec votre serviteur, le brave docteur confus, une pauvre vieille dame qui n'a plus toute sa tête et mon fils, Paul, qui manque à l'appel et traîne Dieu sait où, ayant délibérément retardé son entrée en scène, histoire de faire son petit effet. Vous le

rencontrerez bientôt : c'est un jeune homme plus si jeune, qui possède une haute opinion de lui-même et une bien piètre opinion de son père. Amusant cela dit. Divertissant. Il va vous faire la cour en se défendant de vous faire la cour. Il sera à peu près dans le même état de confusion que notre brave docteur, mais se gardera bien de le manifester.

LE DOCTEUR. Je vous en prie, je…

LE PÈRE. Vous êtes confus. Je sais. Mais au fait, Mademoiselle, quel est votre prénom ? John n'a pas cru bon de nous en informer.

MARIELLE. Marielle.

LE PÈRE. On dirait… Une chanson. Marielle. Comme une comptine. Votre voix, rien qu'entendre une autre voix, un autre timbre de voix, vous n'imaginez pas comme c'est agréable. Nos voix à nous, qui sommes forcés de coexister ici, ont perdu toute saveur. Pire, il arrive que nous ne les supportions plus. Ma propre voix, je ne peux plus l'entendre.

TERESA. J'ai une solution. Taisez-vous.

Le Père se lève et s'approche en titubant légèrement du piano. Il ouvre le couvercle du clavier.

LE PÈRE. Et vous ne jouez pas de piano.

Il joue quelques notes.

LE PÈRE. Irène était une pianiste dotée d'un certain talent, n'est-ce pas Irène ?

La Grand-Mère se retourne mais ne répond pas.

LE PÈRE. C'est en jouant du piano qu'elle a tapé dans l'œil de mon défunt père, lors d'une soirée mondaine à Vienne, ou à Linz, ou ailleurs, le récit varie. Elle jouait les *Marionnettes* de Bohuslav Martinů, ou bien les *Caprices* de Marcel Mihalovici. Irène est née en Roumanie, vous en saurez plus en l'écoutant, si vous avez la patience de l'écouter, pendant la dictature de Gheorghiu-Dej, lequel a collé son père, mon grand-père donc, si vous suivez, en prison pour sédition. Sa mère a réussi à fuir et à embarquer la petite à l'Ouest peu après le début du règne du dictateur suivant, le sinistre Ceaucescu. Elle a laissé la gamine en pension quelque part en

Suisse, après quoi elle est retournée en Roumanie, quand Ceaucescu, temporairement mieux disposé, a daigné relâcher son mari. Résultat : ils n'ont pas pu quitter le pays avant 1989 et la pauvre Irène a dû grandir sans ses parents, période dramatique de sa vie qu'elle a mis à profit pour s'exercer au piano. Puis elle s'est trouvé un mari, mon défunt père. Je suis né. Et quelques décennies plus tard, la fin du monde nous est tombée dessus et nous voilà piégés ici. Plus grand monde ne se souvient de cette histoire de Roumanie, n'est-ce pas ? Plus grand monde ne saurait placer la Roumanie sur une carte, excepté les Roumains sans doute, s'il en reste, et l'œuvre de Mihalovici s'est évanouie dans les limbes. En cherchant bien dans une des malles du grenier, vous tomberez peut-être sur des recueils de partitions. Mais vous ne jouez pas de piano.

MARIELLE. Non.

LE PÈRE. Vous pourriez apprendre.

LA GRAND-MÈRE. Jouez-vous du piano ma chère petite ?

LE PÈRE. Ne remue pas le couteau dans la plaie, Irène. Elle vient de dire que non.

LA GRAND-MÈRE. Ne l'écoutez pas. Il n'est pas allé au-delà de sa deuxième année de conservatoire. Ce petit monsieur n'aimait pas le solfège. Je rêvais d'en faire un musicien, mais il ne jurait que par le théâtre. Il a même écrit un mémoire sur son Tchekhov quand il étudiait la littérature à la faculté. Finalement, il n'a fait ni l'un ni l'autre. Pas de théâtre. Pas de musique non plus. Il s'est contenté de faire comme son père. De l'argent. Toujours de l'argent.

LE PÈRE. Ah. Merci pour cet aperçu de ma biographie, très chère. Je préfère quand vous évoquez vos amoureux disparus.

LA GRAND-MÈRE (*à Marielle*). Je pourrai vous apprendre si vous le souhaitez. Mes doigts sont devenus raides comme des baguettes, je peux à peine les déplier, mais je connais encore la musique, vous savez.

LE DOCTEUR. Voulez-vous une boisson chaude ? Le voyage a dû être pénible. Quand on n'est pas habitué à l'hélicoptère. J'ai demandé à Hung de monter vos sacs dans votre chambre. Vous devez avoir faim. Venez à la cuisine vous restaurer un peu.

LE PÈRE. Vous avez raison docteur. Il n'y a bien que vous ici pour songer aux règles les plus élémentaires de l'hospitalité. Suivez-le ma chère. Il vous montrera aussi les écuries, le jardin, et pourra même vous soigner si vous tombez malade. Si vous n'êtes pas trop gravement malade évidemment.

TERESA. Méfiez-vous quand même s'il vous propose un massage.

LE DOCTEUR. Que racontez-vous ? Suivez-moi Marielle.

Il sort avec Marielle.

LE PÈRE. Alors ?

TERESA. Alors quoi ?

LE PÈRE. Qu'en penses-tu ?

TERESA. La gamine ? Un beau brin de fille. Charmant sourire. Bien élevée. Elle aime les chevaux, c'est un bon point. Malheureusement, elle ne joue pas de piano. Rien n'est parfait.

LE PÈRE. Arrête. Ce n'est pas ce que je te demande.

TERESA. Tu me demandes si on peut avoir confiance ? Si elle ne va pas nous sortir un coup fourré un de ces jours ? Comment veux-tu que je sache ? Pour le moment c'est oui, non, bonjour, je m'appelle Marielle. Bien sûr qu'elle n'est pas aussi pimbêche qu'elle en a l'air.

LE PÈRE. Elle n'en a pas l'air d'ailleurs.

TERESA. Oui. C'est une gamine futée. Comment penses-tu qu'elle a réussi à entrer ici ? À persuader John ?

LE PÈRE. J'ai ma petite idée là-dessus. Persuader John, quand on est une jeune femme bien de sa personne, c'est pas très compliqué.

TERESA. Oui, évidemment.

LE PÈRE. Tu es bien placée pour le savoir.

TERESA. Ça va hein.

Le Docteur revient.

LE DOCTEUR. Elle prend sa douche.

TERESA. Vous n'êtes pas resté l'observer par le trou de la serrure.

LE DOCTEUR. Teresa, je…

TERESA. Vous sentez le parfum à dix kilomètres à la ronde.

LE DOCTEUR. Pourquoi me harcelez-vous ainsi ?

TERESA. Vous harceler ?

LE PÈRE. Il a raison. C'est du harcèlement.

TERESA. Vous êtes surexcité docteur, voilà pourquoi. Et vous me faites rire. Vous êtes en quelque sorte le personnage comique de cette pièce. L'amoureux transi.

LE PÈRE. En général, il finit mal ce personnage.

TERESA. Qu'en dit ton Tchekhov ?

LE PÈRE. Une balle dans la tête. Suicide ou duel.

TERESA. Avec qui vous battrez-vous en duel mon cher Docteur ? Avec moi ?

LE DOCTEUR. Mais de quoi parlez-vous ?

LE PÈRE. Ne vous laissez pas faire mon vieux.

LE DOCTEUR. Je sors. Trop c'est trop.

LE PÈRE. Attendez !

LE DOCTEUR. Oui ?

LE PÈRE. C'est l'heure du massage doc, vous savez bien !

LE DOCTEUR. Votre massage… ah oui. Bon, laissez-moi cinq minutes je reviens.

LA GRAND-MÈRE (*riant*). Il n'est pas sage, pas sage !

TERESA. Mon dieu. Elle s'essaie aux calembours maintenant.

LE PÈRE. L'huile de l'autre fois, elle sentait bon, très douce, je la préfère à cette espèce de crème collante là.

LE DOCTEUR. Oui. Oui. Bien sûr.

TERESA. Attendez tout de même qu'elle soit sortie de la salle de bains avant d'y entrer.

LE DOCTEUR. La salle de bains ?

TERESA. Ne faites pas l'innocent.

LA GRAND-MÈRE. Coquin, pas sage, il va l'attraper dans les toilettes le vieux cochon.

LE DOCTEUR. Vous êtes tous dingues !

Il sort. Le père, Teresa et la Grand-Mère rient, chacun à leur manière.

TERESA. Ben dis donc !

LE PÈRE. Ça te fait rire ?

TERESA. Et toi donc ! C'est la première fois que je l'entends dire qu'on est dingues. Il se révolte, après tant d'années. L'effet Marielle sans doute !

LE PÈRE. Nous sommes toi et moi de sales personnages tu ne crois pas ? Toujours à se moquer. On va finir par le perdre ce pauvre homme. Et après : plus de médecin !

TERESA. Et ton fils prendra la tangente avec la petite là. Et il n'y aura plus que nous deux. Toi et moi jusqu'à la fin des temps.

LE PÈRE. Quelle perspective romantique !

TERESA. Terrifiante oui. Plutôt un film d'horreur à mon avis.

LE PÈRE. Il faut le préserver ce pauvre garçon.

TERESA. Le préserver de quoi ? De nous ?

LE PÈRE. Oui, surtout. On ne saurait lui reprocher sa fidélité. Il nous a suivis jusqu'ici, alors que tant d'autres se sont défilés.

TERESA. Il nous a suivis parce qu'il n'avait nulle part où aller, qu'il était totalement flippé.

LE PÈRE. Et toi donc ? Pourquoi m'as-tu suivi ? Par fidélité toi

aussi ?

TERESA. Tu veux que je te dise ? Oui. Dans un sens. Oui. Par fidélité. Ça t'en bouche un coin, n'est-ce pas ? Mais non par amour, faut pas exagérer.

LE PÈRE. Tu aurais pu partir avec n'importe lequel de tes amants. Des plus fortunés que moi d'ailleurs. Plutôt que d'aller t'enterrer en Norvège avec nous.

TERESA. Oui. Mais figure-toi que je n'y ai même pas songé. Histoire de confiance sans doute. Ou de méfiance envers les autres.

LE PÈRE. Je devrais le prendre en bonne part je suppose ? M'en trouver grandi dans ton estime. Je t'avoue que je vais avoir du mal à m'y faire.

TERESA. Ne t'y fais surtout pas alors ! Ce n'est pas parce que je t'ai choisi que je ne le regrette pas.

LE PÈRE. Ah. Me voilà rassuré. J'ai craint un instant que tu te lances dans une déclaration d'amour enflammée. Ça m'aurait tué sous le choc.

TERESA. Ne me donne pas des idées pareilles hein !

Silence. Le père boit. Teresa retourne à son téléphone. La Grand-Mère marmonne.

Marielle entre.

LE PÈRE. Ah. Vous revoilà. Toute fraîche. Nous avons de l'eau chaude, n'est-ce pas, un luxe formidable ! Et une vraie petite centrale électrique autonome.

TERESA. Un petit morceau de paradis. Artificiel.

LE PÈRE. Avez-vous visité les écuries ?

MARIELLE. Pas encore.

TERESA. Laisse-la souffler un peu. Qu'elle prenne le temps de se reposer et de s'accoutumer doucement à ce nouveau monde. Elle aura tout le temps de s'ennuyer. S'ennuyer à crever même. L'ennui est le comble du luxe, Mademoiselle. Je ne sais pas si vous aviez le temps de vous ennuyer dans votre existence précédente, mais vous

allez explorer ici des dimensions insoupçonnées de l'ennui. J'en découvre moi-même chaque jour.

LE PÈRE. Teresa exagère systématiquement. En réalité, il y a beaucoup d'animation si tant est qu'on apprécie la vie au grand air plutôt que passer ses journées devant l'écran de son téléphone. Les longues promenades à cheval. Le domaine s'étend sur plus de deux cents hectares. On y trouve des bois, des collines, et même un petit plateau avec une fermette en ruines qui n'attend qu'une jeune femme courageuse pour être restaurée. Une source d'où s'écoule un ruisseau agité d'une eau délicieuse et quelques étangs en contrebas.

TERESA. Le tout enclos dans une enceinte de surveillance high-tech ponctuée de miradors automatisés et de fortifications minées, gérée par une petite armée d'agents de sécurité qui tirent sans sommation sur qui s'approche de trop près.

LE PÈRE. Teresa ! Voyons ! Le romantisme n'est pas son fort. Il ne l'a jamais été en vérité. Et il y a nous autres, de pathétiques mais divertissants représentants de l'humanité : vous rencontrerez bientôt mon fils, qui sera ravi de partager avec vous ses précieuses ruminations, la fin du capitalisme, l'avenir du prolétariat, la sécession des riches. Toutes ces pensées sont un peu datées aujourd'hui, l'histoire l'a rattrapé, mais il s'y accroche, les récite par cœur, et m'accuse d'être responsable de la fin du monde. Irène, ma mère, ne s'ennuie pas du tout. Elle revisite toutes ses vies antérieures, passées aussi bien qu'imaginaires, mélange et recompose ses souvenirs avec la plus grande liberté. Incontestablement la plus heureuse d'entre nous, en attendant que nous ayons à notre tour sombré dans la démence. Teresa, que dire qu'elle n'ait pas déjà dit ? Elle se plaint de mourir d'ennui. Toutefois, l'honnêteté, qui ne lui fait pas défaut, l'obligera à avouer qu'elle mène une idylle avec notre chef de la sécurité, John aux muscles d'acier dont vous avez déjà goûté, ma chère petite, la force de persuasion. Il faut bien, comme chantait l'autre, que le corps exulte. Nonobstant son allure d'agent de la Gestapo, son crâne rasé de près et sa passion pour les armes à feu, il a le mérite insigne d'être un des rares mâles en état de fonctionnement disponibles. Il y avait nos soldats, évidemment, mais, question de standing j'imagine, ma chère épouse a jeté son dévolu sur leur chef.

TERESA. Un jour, mon cher mari, je vous tuerai.

LE PÈRE. Je m'en étonne chaque matin au réveil : comment se fait-il que je sois encore en vie ? Vous sortez jeune fille ?

MARIELLE. Je pensais aller rendre visite aux chevaux.

LE PÈRE. Mais faites ! Faites donc ! Prenez l'air ! Rien de tel que la compagnie des animaux. Vous verrez, ils sont en bonne santé, mais ils manquent un peu d'exercice. Je compte sur vous pour les sortir un peu.

Marielle sort.

Le Docteur entre peu après, une bouteille d'huile de massage à la main et un pilulier dans l'autre main.

LE DOCTEUR. J'ai apporté vos médicaments aussi.

LE PÈRE. J'enlève mon pull. Aidez-moi je vous prie. Le tee-shirt aussi. Ah, fichues articulations.

Le Docteur commence le massage.

LE PÈRE. Un peu plus haut oui, l'épaule gauche, vers l'omoplate.

LE DOCTEUR. C'est vraiment noué à cet endroit. Je remets de la crème. Penchez-vous un peu. Voilà, maintenant tournez-la tête à droite sans bouger les épaules. Puis à gauche. Doucement. Vous entendez comme ça craque ? Dessinez un grand 8.

LE PÈRE. Aïe ! Un quoi ? Un grand 8 ?

LE DOCTEUR. Comme ça.

Le Docteur dessine une figure avec sa tête. Le Père s'efforce de l'imiter.

LE DOCTEUR. Je vais vous donner un décontractant. Prenez ce cachet. Dans un grand verre d'eau.

LE PÈRE. Je connais d'autres décontractants.

Il se sert un verre de whisky et avale son cachet.

LE DOCTEUR. Non. Surtout pas d'alcool. Mais comment voulez-vous que je vous soigne puisque vous continuez de vous empoisonner tout en prenant ma médecine ?

LE PÈRE. Je dois admettre que vos cachets me font du bien. Ils me

détendent. Je dors d'un sommeil sans rêve, et tout d'une traite. Mais il me faut aussi penser à ma propre destruction, Docteur.

LA GRAND-MÈRE. Si Mineur. Repos ! Repos ! Maintenant Tonique ! Dominante ! Un autre Si Mineur ! Écoute ! Fa Si Fa Si Fa et tout à coup ! Écoute ! Ré Majeur !

TERESA (*sur son téléphone*). Paris est en flamme. C'est incroyable. Le Louvre, la Tour Eiffel, la Cathédrale, tout brûle. Sandra m'a envoyé une vidéo. Ils ne se sentent pas tranquilles. Elle parle d'eau empoisonnée, d'incendies suspects, d'escarmouches pas loin de chez eux.

LE DOCTEUR. Vous ne pouvez pas vous laisser aller comme ça.

LE PÈRE. Bien sûr que je peux. Pourquoi t'obstiner à sauver un salopard dans mon genre, Docteur ?

LE DOCTEUR. Je… Le serment d'Hippocrate m'oblige à vous dire que…

Il soupire.

TERESA. Bordel. Non !

LA GRAND-MÈRE. Maman est retournée en Roumanie quand ils ont libéré Papa. Et moi je suis restée toute seule à Lausanne chez Daniel et Ema Holifzer, et leur piano. Mais ils n'ont pas pu me rejoindre avant la mort de Ceaucescu. Et je suis restée toute seule sans les voir pendant des années. Toute seule. Voilà toute l'histoire.

LE PÈRE. Sandra a un problème, c'est ça ? Ils ont forcé le portail ?

TERESA. Hein ? Sandra ? Le portail ? Non. Mais ça recommence, juste au moment où…

LE PÈRE. Qu'est-ce qui recommence ? Les incendies ? Rome ? Berlin ? Stockholm ? Saint-Pétersbourg ?

TERESA. Non ! Les coupures. Ce foutu réseau. C'est de pire en pire.

LE DOCTEUR. Oui, ce matin, on ne captait rien. Pareil hier soir.

LE PÈRE. Appelle John, il se fera un plaisir.

TERESA. Mais non, justement, je ne peux pas l'appeler. Pas avec ce

téléphone.

LE DOCTEUR. Je peux vous prêter mon talkie-walkie pour les urgences.

LE PÈRE. Ah oui j'oubliais que vous étiez en charge du talkie-walkie.

Le Docteur sort et revient aussitôt avec un talkie-walkie. Il le tend à Teresa.

TERESA. J'appuie où ? On n'entend rien.

LE DOCTEUR. Là, de cette façon. Et vous parlez ici. Tout en continuant d'appuyer sur…

TERESA. N'en profitez pas avec vos sales pattes. Allô ?

LA GRAND-MÈRE. Elle ne voyait plus rien, Madame Holifzer. À la fin elle était presque aveugle. Et pourtant, elle ne laissait rien passer ! La ligne de basse ! Écoute Irène ! Tu n'écoutes pas Irène ! Mi Mi La. Ne te précipite pas comme ça. Maintenant ! Suis le tempo Irène. Chante maintenant. Chante.

Elle chantonne.

LE DOCTEUR. Quand ça grésille, dites le code, sinon ils ne prendront pas la communication, question de sécurité.

LE PÈRE. Première nouvelle. Il y a un code.

LE DOCTEUR. Oui, c'est alpha gamma…

TERESA. John ? John ! Tu m'entends ? John ?

Grésillements. Voix mâle diffusée via le talkie-walkie.

JOHN. Qui ? Teresa ? Le Doc t'a filé son talkie ? Il faudra que je te parle du protocole.

TERESA. Je m'en fous du protocole.

JOHN. Qu'est-ce qui se passe ? On est plutôt occupé là.

TERESA. Il se passe qu'on est coupés du monde.

JOHN. Comment ça « coupés du monde » ?

LE PÈRE. Ça n'est pas tout à fait nouveau quand même.

TERESA. La connexion. Internet.

JOHN. Ah oui. La connexion. Ça ne passe plus ici non plus.

TERESA. Vous êtes où ?

JOHN. Sur le rempart Nord-Est, après l'étang. On répare un mur qui menace de s'effondrer.

TERESA. Je tchattais avec Sandra, elle me montrait une vidéo, et là, plus rien. C'est tous les jours depuis un mois. On peut pas continuer comme ça.

JOHN. Écoute chérie. Je suis occupé là. Et franchement, je peux rien y faire. On s'est même inquiétés rapport à cette brèche, si quelqu'un était entré. Mais normalement non. Faut réparer par contre.

TERESA. Une brèche ? Mais une brèche comment ? Une petite brèche ? Une grande brèche ? Quelqu'un pourrait entrer par là ?

JOHN. Non, personne n'est entré, Teresa. C'est pour ça qu'on intervient avant que la brèche s'élargisse. Que le mur s'écroule.

LE PÈRE. Doc, on n'a jamais reparlé de cette capsule de cyanure. Glissez-la dans une enveloppe. Dessinez sur l'enveloppe une tête de mort avec mes initiales et rangez là tout au fond de ce tiroir, de manière à ce que les enfants ne mettent pas la main dessus.

LE DOCTEUR. Quels enfants ?

TERESA. Mais vos gueules ! J'entends rien. John, tu es toujours là ?

Grésillements.

JOHN. Écoute ma chérie, pour internet, on n'y peut rien. Si ça se trouve ils ont réussi à couper des câbles, ils ont fait sauter les serveurs, le réseau est mort.

TERESA. C'est quoi cette histoire de câbles ? Ça passe pas par les airs ce truc ? Il faut des câbles ?

LA GRAND-MÈRE. Chante. Écoute la mélodie. Ré Do Ré Fa Mi Ré

Do Si Si La. Tu entends Irène ? Reviens à la première mesure maintenant.

TERESA. J'entends rien. Il marche pas votre truc là, votre talkie-walkie de merde.

LA GRAND-MÈRE. Parfois, elle me tapait sur la main d'un petit coup bref en riant. En Majeur Irène ! En Majeur !

LE PÈRE. Vous savez quoi ? Allez tous au diable. Et moi aussi !

Il rit.

LE PÈRE. Tchekhov ! J'avais tellement envie de placer cette réplique. Voilà. C'est fait ! Je peux mourir tranquille. Cela dit, je suis sérieux. Allez tous au diable. Vous me fatiguez.

Il reprend un verre.

LE DOCTEUR. Franchement, vous devriez peut-être vous en tenir là pour ce soir cher ami. Vous avez presque descendu une bouteille entière aujourd'hui.

JOHN. Teresa, allô, tu m'entends, il se passe quoi là ?

LE PÈRE. Il en fallait bien une et elle ne suffira pas. À ce rythme, la cave sera vide avant l'été prochain. Voyons. Six mois à raison d'une bouteille par jour, ce qui nous fait grosso modo cent quatre-vingt bouteilles sans compter les extras comme aujourd'hui, mais il faut tenir compte des jours en moins en février ce qui compensera peut-être. J'aurais dû prévoir beaucoup plus que ça.

LE DOCTEUR. Mais de quoi parlez-vous ?

LE PÈRE. D'un autre côté, et c'est rassurant, je crèverai probablement à force de boire avant d'avoir vidé la cave.

LE DOCTEUR. Je refuse d'entendre des choses pareilles.

LE PÈRE. Refusez. Refusez. Bouchez-vous les oreilles. Pour ce que ça change. Je ne suis pas comme mes anciens collègues qui rêvent d'immortalité. J'accepte ma finitude, je l'embrasse, je la chéris. Et puis, je parle de six mois, mais qu'est-ce qui vous garantit que d'ici là, peut-être cette semaine, peut-être demain, nous ne soyons pas victimes d'une infection bactérienne massive, d'un tremblement de terre, d'une guerre nucléaire, d'une invasion de zombies. Et le plus

probable c'est que nous finissions par nous entre-tuer. Sans parler d'une vague de suicides. On ne passera pas l'hiver à mon avis.

LE DOCTEUR. Comment supportez-vous de penser…

LE PÈRE. Bonne question. Comment supporté-je de penser en effet ?

TERESA. Bouclez-la. Je t'écoute. John !

JOHN. Tu m'entends ? Je suis désolé pour ton internet, mais en plus de la brèche, il y a eu un bombardement à Svelgen. Le village est en feu. On aperçoit les flammes d'ici.

TERESA. Mais c'est à dix kilomètres. Ils nous attaquent ?

JOHN. Qui ça ils ? Je n'en sais rien Teresa. Il faut qu'on aille jeter un œil.

TERESA. Tu crois qu'on devrait descendre au bunker ?

JOHN. Non, pas pour le moment. Mais on reste vigilant. Il faut vraiment que je te laisse maintenant. La communication est mauvaise.

LE PÈRE. Descendre au bunker ? Nous sommes en train de devenir fous dans une villa de cent cinquante mètres carrés, entourée d'un parc de deux cents hectares, et tu imagines sérieusement que nous puissions tenir ne serait-ce qu'une journée dans un bunker pas plus grand que ce salon ?

TERESA. Je n'en peux plus. Attends, je sors, je t'entendrai mieux John.

Le Fils entre, avec son téléphone et une pile de dossiers, Teresa le croise en sortant, le talkie-walkie à la main.

LE FILS. Quelqu'un capte internet ici ?

TERESA. Non, justement, je sortais pour…

LE FILS. C'est pas mieux dehors, j'en viens. Au fait. Il y a un bel incendie à Svelgen.

TERESA. Oui, John vient de nous l'apprendre.

Elle sort.

LE FILS. Quelqu'un a vu Marielle ?

LE DOCTEUR. Elle est aux écuries je crois. J'y vais.

Il sort.

LE FILS. J'en viens, elle n'y était pas. Mais il manquait un cheval. Ah, il est déjà parti. Ni une, ni deux, dès qu'on parle d'une femme, quelque chose s'allume dans ce qui lui tient lieu de cervelle et le voilà en route.

LE PÈRE. Tu peux te moquer, fils !

LE fiLS. Je dois admettre qu'elle est charmante notre invitée. Au fait, j'ai trouvé cette pile de documents en allumant le feu dans la cheminée. Je m'apprêtais à les brûler, mais je me suis dit que tu y tenais peut-être ?

Il tend la pile de dossiers au père. Qui ne les prend pas.

LE PÈRE. Ces paperasses ? Tu peux les mettre au feu. Ça ne vaut plus rien.

Le Fils feuillette le premier dossier sur la pile.

LE FILS. Gestion Fortune et Patrimoine, Genève. Récapitulatif. Selon les éléments portés à notre connaissance…

LE PÈRE. Laisse tomber. Pas envie d'entendre un récapitulatif. Au feu !

LE FILS. Un hôtel particulier de deux cent cinquante mètres carrés en plein cœur de Nantes avec vue sur les quais.

LE PÈRE. Une ruine. Les squatteurs en auront pris possession. Au feu !

LE FILS. Un appartement sur l'esplanade des invalides à Paname, 96 mètres carrés, 4 mètres de hauteur sous plafond, avec gardien.

LE PÈRE. Vendu depuis longtemps. Comment crois-tu que j'ai financé notre petit paradis norvégien ?

LE FILS. Une villa sur l'île d'Oléron à deux pas de la plage. Ah celle-là je m'en souviens !

LE PÈRE. Tu as passé pas mal d'étés là-bas. Un peu de nostalgie peut-être fiston ?

LE FILS. J'avais une mère à cette époque. Je passais mes journées sur la plage avec Irène et nounou, pendant que ma mère échafaudait des plans pour nous laisser en plan. Toi, tu rencontrais des businessmen en Chine, au Brésil, en Russie. Et quand tu rentrais, pour quelques jours seulement, je me demandais si tu étais bien l'homme que j'étais censé appeler Papa. La nostalgie, c'est une douleur lancinante qui vous lance là où les plaies sont mal refermées. T'inquiète pas pour moi : tout est cicatrisé. Je suis sans mémoire.

LA GRAND-MÈRE. Nounou Delphine ou Nounou Fatima ? Je préférais Fatima.

LE FILS. Oh ! Vous êtes avec nous Irène ? Connectée ?

LE PÈRE. Au feu la villa d'Oléron, et toutes les villas, les appartements, les hôtels particuliers, les femmes infidèles et les parents indignes ! Et les nounous tant qu'à faire ! Fais cramer.

LE FILS. Un portefeuille d'action d'une valeur de…

LE PÈRE. Au feu. Le système bancaire s'est effondré. Tout cela ne vaut rien de plus qu'un tas de feuilles mortes balayées par le souffle d'une bombe à neutrons.

LE FILS. Des comptes d'épargne planqués dans des paradis fiscaux. Les îles Caïmans. Tiens donc, c'est sur les îles Caïmans que ton avant-dernière épouse…

LE PÈRE. Fut emportée par l'océan qu'elle aimait tant. Sa passion pour le surf…

LE FILS. Et les surfeurs aux cheveux longs…

LE PÈRE. Aura mis fin à sa brève existence. Passons.

LE FILS. Des actions dans des mines de diamant en République Sud-Africaine, du pétrole au Congo, des parts dans un consortium immobilier à Singapour, d'autres dans un port de commerce à Shanghaï, deux navires de marchandises capables de transporter cinquante containers.

LE PÈRE. Tu inventes là.

LE FILS. 1715 esclaves dans une plantation de canne à sucre en Jamaïque. Leur perte après l'abolition fut une aubaine, et les réparations versées par l'État, substantielles.

LE PÈRE. Raconte. Raconte.

LE FILS. Des indemnités à vie pour le poste de vice-président au conseil d'administration de la compagnie d'Assurance Internationale Future Care.

LE PÈRE. Là c'est véridique. À vie, oui. Le dernier versement remonte à une bonne dizaine d'années. Ils ont fini par comprendre qu'il n'était plus possible d'assurer quoi que ce soit. C'est amusant d'ailleurs que le système se soit cassé la gueule à cause de la faillite des assurances.

LE FILS. Un hélicoptère.

LE PÈRE. Pour le coup, c'est tout ce qui nous reste oui. Ainsi qu'une vaste propriété au cœur de la Norvège, qu'avec mon sens aigu de la prévoyance j'avais acquise bien avant la fin du monde. Comme quoi, bande d'ingrats, j'ai pris soin de vous tous, quoi que vous en pensiez.

LA GRAND-MÈRE. On passait toutes nos journées à la plage en ce temps-là mon petit. Avec nounou Fatima. À l'âge de 3 ans, tu nageais déjà comme un petit dauphin.

LE PÈRE. Avec tout le confort dont un mortel puisse espérer jouir en cette vallée de larmes : une piscine, une écurie, une immense prairie surplombée d'une colline, le long de laquelle dévalent de charmants ruisseaux, qui alimentent en aval une ribambelle d'étangs, sur les berges desquelles s'égayent canards et grenouilles, et une multitude d'oiseaux migrateurs qui vont et viennent selon les saisons, nichant dans de petits bois de sapins environnés de jardins aux parfums enivrants. Et cette villa cossue aux fenêtres innombrables, si vaste qu'on peut s'y promener une heure entière sans se croiser.

LE FILS. Blablabla. Mais n'oublie pas de décrire aussi la face cachée de la Lune. Un bunker souterrain auquel on accède par la cave. Tout le domaine cerné d'une forteresse gardée par une dizaine

d'hommes en armes, des caméras de surveillance et autres détecteurs de mouvements disposés tous les vingt mètres le long de l'enceinte, des miradors, un fossé rempli de mines antipersonnelles, des fusils automatiques qui tirent sur tout ce qui bouge.

LE PÈRE. « Mon foyer est un paradis, mais l'ange en est absent ». Tchekhov, pour ta gouverne.

LE FILS. Un paradis militarisé. Le monde à votre image. Et, nonobstant, notre tombeau. Mais un ange vient de tomber du ciel si j'ai bien suivi. L'espoir renaît.

LE PÈRE. Oui. Allez, va donc brûler toute cette paperasse.

LE FILS. Les preuves de tes forfaits passés.

LE PÈRE. Brûle !

LE FILS. Les archives du crime.

LE PÈRE. Brûle-les ! Qu'en feras-tu mon pauvre enfant ? Je te déshérite de toutes façons.

LE FILS. Bonne chance pour dégoter un notaire et l'en informer.

LE PÈRE. Je te déshérite quand même. En récompense de ton ingratitude, des reproches dont tu m'accables.

LA GRAND-MÈRE. C'est fini les enfants ? Arrêtez vos chamailleries. J'ai soif !

LE FILS. Tu vois, tu donnes soif à ta mère.

LE PÈRE. Qu'elle boive !

Il verse un peu d'alcool dans le verre de la grand-mère.

LE PÈRE. Avec modération.

LA GRAND-MÈRE. Merci mon petit.

LE FILS. Voilà au moins une chose dont je n'ai pas héritée. L'alcoolisme.

LE PÈRE. Il ne faut jurer de rien ! Tu y viendras sans doute. À moins qu'on n'ait vidé la cave d'ici là.

LA GRAND-MÈRE. Parfois quand j'étais toute seule au piano je pleurais et les touches devenaient humides, mes doigts glissaient dessus. Parfois j'étais en colère. Comme j'étais en colère contre ma mère qui m'avait abandonnée. Alors je tapais du poing, comme ça !

Elle tape du poing sur ses genoux.

LA GRAND-MÈRE. Et parfois je me serrais contre lui, contre le piano, pour lui faire un câlin, pour me faire pardonner.

LE PÈRE. Elle est repartie ma chère Irène. J'ai cru un instant qu'elle était avec nous. Mais elle s'en est allée.

LE FILS. Je vais en faire autant je crois.

LE PÈRE. Disparaissons un peu donc ! J'en ai soupé de moi-même. Je vais me retirer dans mes appartements si personne n'y voit d'objections.

Il prend une bouteille avec lui et sort avec son fils. La grand-mère reste seule un instant. Elle chantonne.

Marielle entre peu après. Elle se tient discrètement derrière le fauteuil de la grand-mère en l'écoutant chanter.

LA GRAND-MÈRE. Venez. Approchez-vous. Je vous reconnais. Vous êtes Clara.

Elle prend la main de Marielle et ne la lâche pas tout en parlant.

LA GRAND-MÈRE. Mais vous devriez être morte depuis longtemps. Je vous ai tellement admirée. Et je vous ai tellement détestée. La compositrice de génie, ma compatriote vénérée. Je vous ai tellement haïe. Vous jouiez Scarlatti au Royal Festival Hall, tandis que moi, je me contentais des caprices de Mihalovici dans le salon, pendant que mon mari buvait et plaisantait avec ses amis. Comme je vous jalousais ! Clara par ci, Clara par là, toute menue toute cabossée, la pauvre, que son génie libéra de sa condition misérable. Moi, celle qu'on n'écoutait pas, ou seulement d'une

oreille distraite, pendant un dîner d'affaires. Et vous voilà, revenue d'entre les morts, pour me persécuter encore une fois.

MARIELLE. Je ne suis pas Clara. Je ne la connais pas.

LA GRAND-MÈRE. Vous me l'avez volé, Clara. Mon amour, mon Constantin chéri, vous l'avez séduit. J'ai toujours dans une malle au grenier les lettres qu'il m'adressait après notre séjour au sanatorium. Il écrit : « Ma chère Irène, J'ai fait une rencontre incroyable à Zurich ». Et plus tard, je me souviens de ces mots comme si je les avais lus hier : « J'ai commencé à travailler sur une sonate de Clara. J'ai hâte de te la faire entendre. » Je ne l'ai jamais entendue cette sonate, même l'enregistrement, je l'ai jeté à la poubelle aussitôt reçu. Et plus tard encore, peu avant sa mort : « Nous séjournerons quelques jours à Paris le mois prochain. Clara serait ravie de faire ta connaissance et celle de ton mari. » Mais moi, je ne voulais pas faire sa connaissance, et encore moins qu'ils rencontrent mon mari. Je ne voulais pas qu'ils voient ce que j'étais devenue, l'épouse d'un homme d'affaires, une femme riche et ennuyeuse, entourée de domestiques. Ça aurait été comme me confronter à ce que j'aurais pu être, ce que je n'étais pas. Ce que je ne serais jamais. Et même leur disparition ne m'a pas consolée. Quand j'ai appris leur accident d'automobile dans les Alpes, je n'ai ressenti ni tristesse ni soulagement, voyez-vous. Juste de la colère. Parce que vous, Clara, m'aviez dérobé mon avenir.

MARIELLE. Je suis désolée Irène. Quelle triste histoire.

LA GRAND-MÈRE. Lâchez-moi !

Elle frappe sur la main de Marielle et la griffe.

MARIELLE. Que faites-vous ?

LA GRAND-MÈRE. Mais qui êtes-vous ?

MARIELLE. Marielle.

LA GRAND-MÈRE. Je ne connais pas de Marielle. Mais votre main, regardez, il y a du sang sur le dessus.

MARIELLE. Vous venez de me griffer, Irène.

LA GRAND-MÈRE. Mais ? Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? Pourquoi irais-je griffer ma femme de chambre ? J'ai

toujours été respectueuse avec le personnel. Aucun domestique ne s'est jamais plaint de moi. Ou alors, vraiment, de rares fois, et si j'ai pu être sévère, il le méritait. Ne croyez pas que j'ai été ce genre de femme qui prend plaisir à punir ses domestiques. Quand je vivais en Roumanie, on n'avait pas de domestiques. Maman était institutrice, et puis, quand elle a été interdite d'enseigner, c'est elle qui faisait des ménages. Je n'aurais jamais imaginé avoir du personnel un jour. J'ignore qui vous a griffée, mais ça ne peut pas être moi.

MARIELLE. D'accord, Irène.

LA GRAND-MÈRE. Voudriez-vous avoir l'amabilité de me ramener dans ma chambre maintenant ? J'aimerais me reposer. Vous seriez bien gentille jeune fille.

MARIELLE. Oui. Je vous ramène.

Marielle s'approche de la Grand-Mère, et tire son fauteuil jusqu'à la sortie. La scène est désormais vide. Obscurité.

On entend des bruits de pas. Hung Tsu entre et s'approche du piano. Allume une petite lampe près du clavier, s'assoit et commence à jouer. Elle improvise.

II

(Quelques jours plus tard, le matin)

Teresa en déshabillé, prend son petit déjeuner au salon, une grande tasse de café, se roule une cigarette et la fume. Marielle entre dans la pièce, en bottes et pantalon d'équitation.

TERESA. Bonjour Marielle. Déjà levée ? Je vois que vous revenez de l'écurie.

MARIELLE. Une petite heure de promenade autour du domaine, oui. Et je me suis occupée des chevaux.

TERESA. Mon mari éprouve une passion étrange pour les chevaux. À défaut d'être un étalon lui-même, il les élève. Pour son malheur, il n'a pas légué cette obsession à son fils. Une ligne de plus dans la longue liste des déceptions qu'ils se plaisent à cultiver entre eux. Chacun déçoit l'autre. Méthodiquement. Comme s'ils craignaient par-dessus tout d'avoir quelque chose en commun. Si vous aimez tellement les chevaux, le père finira par vous adopter.

MARIELLE. Ah.

TERESA. Dans l'état où il se trouve maintenant, j'imagine qu'il se contentera à votre égard de ce genre d'amour filial. Vous vous occuperez de ses bêtes dont il n'est plus capable de prendre soin. Parce qu'il n'est plus capable de prendre soin de qui que ce soit. Ou parce qu'il ne veut pas le faire. Ou parce qu'il boit. Ou peut-être éprouve-t-il le désir d'être grand-père, qui sait ? Auquel cas vous feriez une bru idéale. Ou pas. Il n'a pas toujours été comme ça, ce

brave Arnaud. Tel que vous le voyez maintenant, avachi dans son fauteuil avec la bouteille toujours à portée de la main, à déverser son ironie sur le monde. Quand je l'ai rencontré, il n'était pas mal. À ce moment de sa vie où il avait connu suffisamment d'échecs pour être devenu un peu plus humain. Il avait fini par comprendre qu'il ne deviendrait jamais aussi riche que ses copains. Pas assez de talent sans doute, ou peut-être, pas assez de cynisme. Toutes ses femmes l'avaient largué. La dernière, ça ne s'invente pas, emportée par un tsunami sur les îles Caïmans. Son fils lui tournait le dos. Il commençait à prendre du recul avec toute cette merde, le fric, les costards, la cravate, les conseils d'administration, le business. Je l'ai aimé pour ça, l'incertitude qui montait en lui, la douleur qui se frayait un chemin au milieu de tout ce fric. C'est à cette époque qu'il a engagé les travaux pour bâtir cette prison dorée dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Je sortais moi-même d'histoires compliquées. Avec pas mal de salopards dans le lot. De vrais branleurs, des frimeurs. Là, avec Arnaud, je tombais sur un type au bord de l'effondrement. Je pouvais devenir une autre femme que cette nana sexy qu'on baise et qu'on affiche dans les soirées mondaines. Prendre soin de lui. Essayer de l'aider. Et puis, la catastrophe nous est tombée dessus. La fin du monde. Je n'en savais rien. Je n'y pensais jamais. Je n'y croyais pas vraiment. Contrairement à lui. Nous nous sommes réfugiés ici. Comme il l'avait prévu. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est, disons : la vie quotidienne, l'ennui, la frustration qui s'accumule. Je me suis laissée embarquer là-dedans, je ne pensais pas que ça durerait vraiment. J'avais tort.

MARIELLE. Oui.

TERESA. Oui. Ah et puis quoi. Vous c'est toujours : Oui, et Ah. Et ce sourire impénétrable. Vous savez pourquoi vous êtes là non ? Oui, vous le savez. Au premier regard, j'ai su que vous n'étiez pas du genre à avaler des sornettes. Les chevaux, le jardin, ce piano dont vous ne savez pas jouer, et puis quoi encore ? Il leur fallait une femme. Une autre femme que moi. Parce que j'ai fait mon temps.

MARIELLE. Vous êtes encore jeune.

TERESA. Ne vous inquiétez pas pour moi. Ça ne vous dérange pas si je fume ? Je peux ouvrir la fenêtre si vous préférez.

MARIELLE. Non, ça ira.

TERESA. Vous ne fumez pas ? Vous ne buvez pas non plus. Vous préférez galoper dans nos vastes prairies en respirant l'air pur qui descend de la montagne, les cheveux au vent. Vous êtes parfaite en somme. Vous êtes tombée du ciel, sans mémoire ni désir, un fantasme de femme immaculée, un ange. Pour les hommes évidemment. Insoupçonnable. John me dit que tout est OK. John ! Demander à un homme de deviner ce qu'une jolie damoiselle a dans la tête. La psychologie n'est pas son fort. Il a d'autres spécialités. Au fait, tant que j'y suis : je n'ai plus l'énergie d'être jalouse, mais si vous vous avisez d'entreprendre quelque chose avec John, il se pourrait que ça me revienne, la jalousie. Autant vous prévenir.

MARIELLE. J'ai déjà un prétendant si j'ai bien compris.

TERESA. Oui, bien entendu : le fiston. Et même deux si on compte notre impayable docteur. Mais je ne vous le conseillerais pas celui-là. J'ai toujours envie de le battre, de le frapper. Je ne sais pas pourquoi. Il est inoffensif. Je crois qu'il nous sert de bouc émissaire collectif. Il faut bien qu'on s'en prenne à quelqu'un. Histoire d'évacuer toute cette violence. Il reste du café.

MARIELLE. Ça ira. Merci.

TERESA. Au fait. Tout le monde part du principe que vous êtes hétérosexuelle. Mais, si ça se trouve, pas du tout.

MARIELLE. Pourquoi ? Vous êtes intéressée ?

TERESA. Pourquoi pas ? Dans mes jeunes et fougueuses années, j'ai vécu quelques aventures. J'avais d'autres fréquentations. Imaginez que tous ces bonshommes finissent pas s'entre-tuer. Ce qui n'aurait rien d'étonnant. On s'arrangera bien entre nous. Vous voyez : vous faites de l'effet à tout le monde, même à moi. Laissez votre tasse. Je m'en occuperai.

MARIELLE. Merci. Je vais me changer.

TERESA. Oui, allez-y. Dans cette tenue, vous êtes terriblement sexy. Vous risquez de leur faire perdre la tête.

Marielle fait quelque pas vers la porte.

TERESA. Attendez. Je n'ai pas tout dit. Personne ne se méfie de vous. Mais moi : si. Je crois que vous avez une idée derrière la tête.

Je ne saurais dire exactement laquelle. Mais vous n'êtes pas ici juste par amour des chevaux ou pour mener une meilleure vie. Et vous savez comment je le sais ? Parce qu'au fond, j'étais comme vous autrefois.

MARIELLE. Peut-être ne suis-je pas comme vous ?

TERESA. Peut-être. Mais ça m'étonnerait. Allez-y maintenant.

Marielle sort.

Teresa consulte son téléphone, écrit quelques messages. Râle parce qu'il n'y a plus de réseau, ouvre la fenêtre et tente d'établir une connexion en levant le bras. Allume, éteint l'appareil. Toute une petite chorégraphie désespérante : rien n'y fait. Elle finit par renoncer, laissant l'appareil sur le piano. Puis sort. Furieuse.

Le fils et Marielle entrent tout en discutant.

LE FILS. Il doit y avoir du café chaud. Entrez.

Ils s'installent à la petite table à café.

LE FILS. Comment avez-vous trouvé notre petit domaine ?

MARIELLE. Pas si petit que ça !

LE FILS. Oui. Une parcelle de paradis préservée et privatisée, rien que pour nous. Les chevaux vont bien ? Je ne m'y intéresse pas beaucoup à vrai dire. Les animaux de manière générale. Mon père réalise ce vieux fantasme de retour à la nature, un Thoreau de luxe si vous voulez. Sauf qu'il passe plus de temps à s'enivrer dans sa chambre qu'à cultiver son jardin. Vous connaissez Thoreau ? L'écrivain ?

MARIELLE. On ne lit plus beaucoup là-bas dehors.

LE FILS. Oui. J'imagine que vous avez d'autres chats à fouetter que la littérature. Survivre, par exemple. Si ça vous dit, il y a une bibliothèque assez fournie à l'étage au-dessus, en face de votre chambre. Vous y viendrez sans doute, à la lecture. Il faut bien

s'occuper.

MARIELLE. Je l'ai vue, oui. Je prends des livres au hasard. Je lis quelques pages. Il y a pas mal de théâtre.

LE FILS. Une passion de mon père. Avec la musique. Moi, je n'y arrive plus. La littérature. Je commence un roman, je lis les deux premiers chapitres et le livre me tombe des mains. J'éprouve de la colère à chaque fois, de la tristesse aussi. Parce que toutes ces histoires renvoient à des mondes qui n'existent plus. Qui n'existeront plus jamais. J'en veux à tous ces écrivains qui pensaient que leur monde allait durer toujours. Qui se contentaient de ressasser de sempiternelles histoires d'amour, des choses sans importance, alors que tout était sur le point de s'effondrer. Leur aveuglement, rétrospectivement, m'insupporte. Leur naïveté, leur optimisme. Ils n'ont plus rien à nous dire.

MARIELLE. Vous ne pensez pas qu'il existe encore des écrivains ?

LE FILS. Je ne sais pas. À quoi bon écrire s'il n'y a plus de lecteurs. On ne fabrique plus de livres en tous cas. La première chose qui disparaît, aux temps de la fin, c'est la culture. Tout ce système de la culture. Les maisons d'édition, les théâtres, les prix littéraires, les salles de concert. Toute cette mondanité s'évanouit comme un rêve au matin.

MARIELLE. Croyez-vous ?

LE FILS. Je ne sais pas. Il se passe sûrement des choses dehors. Ce que je veux dire, c'est que tout le système de la culture bourgeoise, lui, s'est effondré. Mais je suppose qu'il existe encore des gens qui font du théâtre itinérant. Ils jouent çà et là, en échange d'un toit et d'un repas. Et des musiciens sans doute.

MARIELLE. Oui. J'en ai rencontré.

LE FILS. Il y a de l'espoir donc. Tant qu'il y a du théâtre et de la musique quelque part, sous une forme ou sous une autre, il y a de l'espoir, dirait mon père. Encore du café ?

Il ressert deux tasses.

LE FILS. On a des réserves de café pour des années. De nourriture et d'alcool aussi. N'est-ce pas merveilleux ? Vous buviez encore du café dehors ?

MARIELLE. Non. C'était très rare. Je n'en ai pas bu depuis longtemps.

LE FILS. J'imagine, oui. J'en suis désolé. Profitez-en.

Silence.

LE FILS. Une question m'obsède. Vous ont-ils fait passer des tests ? L'équivalent d'entretiens d'embauche ?

MARIELLE. Si l'on peut dire, oui.

LE FILS. Je préfère ne pas penser à leurs méthodes. John et sa bande, quand ils protègent le domaine, ils se tiennent à peu près à carreau, mais quand ils en sortent, quand ils vont comme ils disent « en opération », ils se comportent comme des miliciens sans foi ni loi. Vous étiez consentante quand même, je veux dire, d'une manière ou d'une autre, vous avez postulé ?

MARIELLE. Il n'y avait pas vraiment d'agence de recrutement. Mais oui, si ça peut vous rassurer, on ne m'a pas enlevée. On ne m'a pas forcée à venir ici.

LE FILS. Ah. Je comprends. Vous ne pouviez pas laisser passer l'occasion. Vous n'étiez certainement pas la seule à espérer gagner le gros lot : une existence meilleure. Un toit, de la nourriture en abondance, une nature préservée. La sécurité.

MARIELLE. On était quelques-unes oui. Mais j'ai cru comprendre que vous n'aimiez pas vivre ici.

LE FILS. Ah. Ils vous ont déjà dressé mon portrait. Oui. C'est une sorte d'enfer pour moi. Un autre style d'enfer que celui d'où vous venez je suppose. Je ne vais pas m'en plaindre bien sûr. Pas avec ce que vous avez vécu. Enfin, ce que j'imagine que vous avez vécu. La comparaison serait indécente. Ici on mange à sa faim et on dort dans des draps propres.

MARIELLE. Vous êtes en sécurité.

LE FILS. Oui. Comme toujours. Je suis condamné à vivre en sécurité. Je suis une pure émanation du capitalisme bourgeois. J'ai lu Marx, pour ce que ça change. Le devoir qui m'incombe consiste à cultiver les privilèges dont une heureuse naissance m'a doté. Ma tâche en ce bas monde. Préserver ce qui peut l'être.

MARIELLE. Vraiment ?

LE FILS. Je plaisante. À moitié. D'un côté, je m'en fous de sauver la bourgeoisie : qu'elle retourne au diable d'où elle est issue. D'un autre côté, je suis piégé ici, enveloppé dans un confort qui m'autorise à sombrer agréablement dans la mélancolie. Bon. Assez parlé de moi. Et vous Marielle ? Savez-vous pourquoi vous êtes ici ? Avez-vous pensé une seule seconde qu'il s'agissait de sucrer des fraises ?

MARIELLE. Je vous demande pardon ? Sucrer des fraises ?

LE FILS. Vous ne connaissez pas l'expression ? Arroser des fleurs, soigner les bêtes, tenir compagnie à une vielle dame, jouer du piano…

MARIELLE. Je n'en joue pas, du piano.

LE FILS. Je l'ai entendu dire oui. Mon père s'en remettra. Alors. À votre avis ? Pourquoi êtes-vous ici ? Pas pour la musique c'est sûr. Vous n'êtes pas aussi naïve. Ce que veut mon père, c'est devenir grand-père. Un désir irrésistible. Le genre de pulsion qui saisit les hommes de son âge, quand ils deviennent un peu gâteux. Alors ça tombe bien, il a déjà un fils. Une partie du fantasme est réalisée. Mais, comme il n'y en a pas ici qui fasse l'affaire, il envoie naturellement son homme de main récupérer une jeune femme en âge de procréer. Et nous voilà, vous et moi, discutant paisiblement en buvant du café. Je suis un bon parti, c'est le moins qu'on puisse dire par les temps qui courent, et il n'y a pas beaucoup de rivaux à ma hauteur à des kilomètres à la ronde. Et vous êtes d'une beauté saisissante, voyez : je vous aime déjà !

MARIELLE. Vraiment ?

LE FILS. Évidemment. Comment pourrait-il en être autrement ? À peine je vous ai vue, descendant de l'hélicoptère, mon petit cœur de mâle en manque d'amour s'est mis à battre la chamade. Ma vue s'est brouillée comme j'ajustais mes jumelles. Pire que ça : avant même que vous ayez débarqué sur la piste d'atterrissage, et, à vrai dire, dès que mon père a émis l'idée d'aller extraire une créature dans le cheptel disponible là, dehors, j'étais déjà amoureux. Excusez-moi de parler ainsi, vous devez me prendre pour un monstre. Je suis un monstre. Vous êtes tombée dans un repaire de

monstres. Pour le dire plus brutalement encore, n'importe qui d'autre que vous, du moment qu'elle ait été un peu jolie, et même infiniment moins belle que vous l'êtes, n'importe laquelle, j'en serais tombé raide dingue. Sans même avoir pris le temps d'entendre le son de sa voix, de sentir le parfum de ses cheveux, de m'être penché sur son visage, ses lèvres, sa nuque, sans avoir même plongé mon regard dans ses yeux. C'était couru d'avance.

MARIELLE. Si c'en est une, et je n'en suis pas sûre, c'est la déclaration d'amour la plus étrange que j'ai jamais entendue.

LE FILS. Et vous en avez certainement entendu d'autres. Ça me dégoûte de parler ainsi. Je me dégoûte. Mais ce que j'essaie de vous expliquer, et que vous savez sans doute déjà, c'est que nous ne sommes rien de plus que des organes reproducteurs sur pattes. Des chevaux et des juments dans une écurie. La différence avec les tarés de la Silicon Valley, c'est qu'ici, on se contente de rêver de prolonger la lignée. Vous savez ce qu'ils font en Californie, dans leurs refuges techno-militarisés ? Ils enlèvent des filles, les sélectionnent et les inséminent en laboratoire avec leurs gènes de nazis. Elles servent de mères porteuses et de nounous, dans le but de fabriquer une post-humanité purifiée de toute scorie, des bébés Elon Musk fabriqués en série. Après quoi, seul le diable sait le sort qu'ils leur réservent quand elles auront passé l'âge de faire des gosses. Ici, évidemment, rien de tel. Mon père est un salopard, certes, mais à côté de ces tarés, c'est un gentilhomme, un humaniste. Juste un type vieillissant qui aimerait devenir grand-père. Quoi de plus naturel ? Comment lui en vouloir ?

MARIELLE. Où voulez-vous en venir ?

LE FILS. Je veux en venir à… Je ne sais pas où je veux en venir. Si j'étais cohérent avec mes pensées, je devrais décréter bravement que je ne vous aime pas. Voilà où je veux en venir. Que je ne dois surtout pas vous aimer. Qu'il m'est intolérable de céder aux fantasmes de mon père. Qu'il ne saurait être question d'amour entre nous. Parce qu'à aucun moment, nous n'avons eu le choix. Voilà où je veux en venir.

MARIELLE. Vous ne m'aimez pas.

LE FILS. Bien sûr que si. Je pense à vous à chaque fois que j'inspire et que j'expire depuis votre arrivée. Je feins l'indifférence. J'ai

retardé cette première conversation autant qu'il m'était supportable. Et voyez ! Je me vautre lamentablement dans les contradictions les plus oiseuses. Et je parle, je parle, et ne vous pose aucune question, ou bien, si j'en pose, je ne vous laisse pas le loisir d'y répondre.

Teresa entre.

TERESA. Salut les tourtereaux. Ah, je vous préférais en cavalière ma chère ! Où ai-je laissé mon téléphone ?

Le téléphone est sur le piano. Elle le prend et vérifie la connexion.

MARIELLE. Je vais voir où en est Hung Tsu à la cuisine. À plus tard.

Marielle sort.

TERESA. Toujours rien. John dit que ça ne dépend pas de nous. Ils ont certainement coupé les câbles quelque part. Vous vous rendez compte ?

LE FILS. Nous sommes coupés du monde.

TERESA. Oui. Il peut se passer n'importe quoi. Nous n'en saurons rien.

LE FILS. Nous voilà transportés dans le passé. Plus d'internet, plus de téléphone, et personne ne viendra déposer le journal dans la boîte à lettres, puisqu'il n'y a pas de journaux non plus. Avant l'invention de l'imprimerie en somme. Plus de service postal. Aucun messager, après une course harassante à cheval, ne viendra colporter des nouvelles du monde.

TERESA. Comment peut-on vivre ainsi ?

LE FILS. Des centaines et des centaines de générations d'êtres humains ont vécu ainsi. Ils ne savaient que ce qu'ils apprenaient de vive voix, les informations qui circulaient de bouche-à-oreille. Un empereur était assassiné à Rome, un autre prenait sa place, mais à des milliers de kilomètres de la capitale, sur les autres rives de la Méditerranée, dans les villages reculés, il fallait attendre des semaines, qu'un navire de marchands vienne à passer, pour en être informé. Entre-temps, le nouvel empereur, lui aussi, avait eu la gorge tranchée. Rome était en proie aux flammes et les barbares,

aux frontières. On finissait certainement par l'apprendre. Et qu'est-ce que ça changeait ? On savait. Ou on croyait savoir. C'était comme une légende de plus, un mythe. Du reste, la plus grande partie de l'humanité, en Inde, en Chine, aux Amériques, en Afrique, ignorait jusqu'à l'existence de Rome et n'avait jamais croisé un centurion ni entendu parler grec ou latin.

TERESA. Sauf que nous ne sortons jamais d'ici. Le bouche-à-oreille se limitera à nous écouter dégoiser les uns sur les autres. Tu parles d'une information.

LE FILS. Les agents de sécurité doivent avoir un poste de radio. Peut-être existe-t-il encore des gens quelque part qui diffusent des informations par la radio.

TERESA. Je ne peux plus parler avec mes amies. Sandra. Je ne peux plus lui parler. Elle a cessé d'envoyer des messages depuis plusieurs jours.

LE FILS. Non. Tu ne peux plus. Moi non plus. Je ne sais pas ce que deviennent mes amis. Je correspondais avec des milliers de personnes sur les réseaux sociaux. Et quand j'habitais à Paris, je ne passais pour ainsi dire aucune soirée chez moi, j'allais toujours à droite et à gauche. Chaque jour, je croisais des gens qui me saluaient d'un air complice mais dont je ne me souvenais absolument pas. Je n'en pouvais plus. Ces relations futiles, ces faux-semblants, cette hypocrisie. J'aspirais à la solitude, vraiment. De ce point de vue, j'ai eu ce que je voulais, la catastrophe me l'a accordé au centuple.

TERESA. On ne pourra pas rester enfermés ici *ad vitam æternam*.

LE fiLS. Je vais aller voir ce qu'il en est de la radio.

Le fils sort.

Teresa se lève, se rassoit, se relève, va au piano, joue quelques notes au hasard. Et reste assise devant le clavier, la tête penchée, accablée, tournant le dos à la porte d'entrée.

Marielle entre, une enveloppe à la main. Elle la déchire soigneusement, sort une lettre qu'elle commence à lire. Elle rit discrètement.

TERESA. Ah ! Marielle ! Vous êtes là, je ne vous avais pas entendue. Vous riez ? C'est bien la première fois que je vous entends rire. Vous avez reçu une lettre ? Chanceuse ! Ils ont rétabli le courrier ?

MARIELLE. Non. Je ne crois pas. C'est un courrier interne si l'on peut dire.

TERESA. Et qui donc vous adresse ce message hilarant ?

MARIELLE. Ce ne serait pas correct de vous en dire plus.

TERESA. Allez ! Jouons aux devinettes ! Paul ? Il vient de filer. Et s'il a quelque chose à vous confier, je doute qu'il ait besoin de vous écrire une lettre. Son père, ci-devant mon époux, est tout à fait capable de sombrer dans le ridicule, mais pas à ce point-là quand même. Et le courrier du cœur, ça n'est pas son style. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais écrit ne serait-ce que trois mots sur un pense-bête, même : « pense à appeler la banque », « j'ai sorti les poubelles, tu pourras sortir le chien ? », encore moins : « je rentre à 8 heures, je t'aime. ».

Elle éclate de rire.

TERESA. John, mon cher John, faudrait déjà qu'il sache écrire. Je plaisante. Il peut même communiquer en morse, d'ailleurs, bien souvent, quand je l'écoute me parler sur l'oreiller après l'amour, je me demande s'il n'essaie pas de me transmettre un message en morse. Un de nos agents de sécurité pourrait s'être entiché de vous. C'est probable. Mais je n'en vois aucun qui prenne la peine d'écrire une lettre. Le romantisme n'est pas leur fort. Et j'en connais au moins trois dans le lot qui ne goûtent pas vraiment la compagnie d'un autre sexe que le leur.

MARIELLE. S'il n'en reste qu'un… Mais je suis sûre que vous aviez deviné.

TERESA. S'il vous plaît, lisez-la !

MARIELLE. Certainement pas !

TERESA. Je la lirai alors, à voix basse.

MARIELLE. Non plus.

TERESA. Promis, je garde ça pour moi. Je la lis, silencieusement, je ris un bon coup et j'oublie !

MARIELLE. Vous promettez ? De ne pas vous en servir pour vous moquer encore une fois ?

TERESA. Sur la tête de mon époux je promets.

MARIELLE. La tête de votre époux…

TERESA. Oui. Et celle de John, de Paul et de qui vous voudrez !

Marielle lui tend la lettre. Teresa lit.

TERESA. Je ne lui connaissais pas cette passion équestre en tous cas. « Chevaucher ». Oui. Certes. « Caresser l'encolure ». « Ce mélange de grâce et de fermeté ». « Cette énergie sauvage ». C'est gênant en effet. Il n'en peut plus le pauvre garçon. Il doit se toucher en vous observant avec ses jumelles quand vous « chevauchez » comme il dit. Et ? Attendez ! Qu'est-ce que c'est que ça ? « *Mais le lait qu'au matin un cavalier tartare tire du flanc de sa bête, c'est à vos lèvres, ô mon amour, que j'en garde mémoire.* » Un cavalier tartare ? Il veut tirer du lait de nos juments ?

MARIELLE. C'est une citation d'un poète, je crois. Il le précise en note.

TERESA. C'est la première fois que je lis une lettre d'amour avec des notes en bas de page. Vous lui avez lancé un sort ou quoi ? Il doit passer sa misérable existence à vous épier, vous suivre, et rêver de vous. Je vous envierais presque. Je n'ai pas le souvenir d'avoir inspiré de tels poètes.

MARIELLE. Je dois le croiser dix fois par jour. Il tombe sur moi toujours « par hasard ».

TERESA. La promiscuité fait bien les choses. Voyons la suite. Quel style ampoulé ! Quel lyrisme ! C'est fou, quand on le fréquente quotidiennement, d'imaginer que puisse battre dans sa poitrine un cœur aussi passionné. Ah, il parle de lui. C'est quoi, cette histoire de « vocation poétique brisée », je cite, par « la médiocrité des créatures avec lesquelles je suis contraint de partager mon existence ». Quel salopiot ! La médiocrité des créatures ! Mais pour

qui il se prend cet abruti ? Écoutez ça ! « Le mépris dont ils m'accablent repose sur l'ignorance abyssale, l'égoïsme sans scrupule, et la désespérante futilité de leur manière d'être au monde. » Eh bien. Rien que ça ! Faut admettre qu'on n'est vraiment pas tendre avec lui, mais quand même. « Ignorance abyssale » ? Faut pas exagérer mon garçon. Je continue. « Vous verrez qu'ils n'auront pas plus d'égards pour vous, Marielle, une fois qu'ils auront obtenu satisfaction. Ils vous jetteront une fois consommée comme une malpropre, un déchet. » Oui, enfin, vous n'êtes pas une cruche non plus, vous saurez vous défendre, je n'ai pas de doute là-dessus. Dernier paragraphe. « Je ne peux rien promettre, nous ne sommes après tout que des fétus de paille emportés par le vent glacial de l'hiver arctique » Certes. C'est pas les grandes chaleurs qui nous accablent dans le coin. Mais il va promettre quand même je suppose. « Notre misérable condition », « le terreau d'où émergent les fleurs au printemps », et blablabla et blablabla, ah, nous y sommes : « Nous pourrions être enfin libres, délivrés de toutes les chaînes qui nous entravent. » Où est-ce qu'il a été pêché ça ? Je rêve ! Si je comprends bien ce charabia, il vous invite à fuir avec lui ?

MARIELLE. Il m'a semblé aussi oui.

TERESA. « Ils l'ignorent, mais j'ai lu beaucoup de livres à ce sujet et je crois être capable de piloter un hélicoptère. » Hein ? Quoi ? Non mais qui oserait monter dans un tel engin avec un gars pareil ? Délivrer la princesse en hélicoptère. J'arrive pas à croire qu'il ait pu se mettre en tête des idées de ce genre.

MARIELLE. S'il vous plaît, gardez le contenu de cette lettre pour vous.

TERESA. Oui. Enfin. Il parle quand même de voler notre hélico ! C'est un traître non ?

MARIELLE. Il n'en fera rien. Pas avec moi en tous cas, si ça peut vous rassurer.

TERESA. Oui, j'ai peu de doutes là-dessus.

MARIELLE. Prenez-le comme une sorte de délire.

TERESA. Bon. D'accord. Je vous ai promis. Mais il ne perd rien pour attendre celui-là.

Elle lui redonne la lettre et sort. Marielle déchire la lettre en petits morceaux et glisse les confettis sous le canapé.

Le Père entre.

LE PÈRE. Bonjour Mademoiselle. Alors ? Comment se déroule votre séjour ici ?

MARIELLE. Bien. Intéressant.

LE PÈRE. Ah ! Intéressant, dites-vous. Ce n'est pas l'avis de tout le monde, je le crains. Et les chevaux ? Comment vont-ils ? Ils doivent être ravis qu'on s'occupe enfin d'eux, qu'on les sorte un peu de leur enclos.

MARIELLE. Certainement.

LE PÈRE. Je vous aperçois depuis la fenêtre de ma chambre au dernier étage, quand vous allez galoper. Je profite de la balade par procuration pour ainsi dire. Malheureusement, l'état de mes articulations m'interdit de vous accompagner.

Il se sert un verre.

LE PÈRE. Vous ne buvez pas je crois ?

MARIELLE. Rarement.

LE PÈRE. Un des rares plaisirs qu'il me reste. Sans doute le dernier plaisir qu'un homme comme moi puisse s'accorder avant la fin du monde. Et vous, comment la vivez-vous, cette fameuse fin du monde, maintenant que vous êtes des nôtres ?

MARIELLE. La fin du monde ?

LE PÈRE. Oui, l'expression vous étonne. Vous avez raison. Vous allez ajouter : c'est juste la fin d'un monde, pas du monde. Celui des miens, des gens comme moi. Une minorité, j'en conviens. Ou, disons, la perte d'un monde. Tout un chacun aura perdu un monde avec la catastrophe. Mais n'est-ce pas le destin de tout être humain ? Des pluies dantesques dévastent un village, la sécheresse épuise les rivières et accule les gens à la famine, la guerre s'abat sur le pays, et à chaque fois, on perd un monde. De fait, excepté quelques privilégiés, au cours d'une vie humaine, plusieurs mondes

seront perdus. Même les privilégiés n'y couperont pas d'ailleurs. Quelqu'un meurt et tout s'effondre. On est forcé à l'exil et nous voilà inconsolables. Regardez Irène. La Roumanie qu'elle a quittée adolescente, dont elle parle toujours, presque un siècle plus tard. Elle le déplore encore aujourd'hui. Certes, ce n'est pas aussi brutal que si la Lune nous tombait dessus, ou disons : une guerre nucléaire. C'est plus lent. Inexorable, mais relativement lent. Une succession de catastrophes localisées. Les eaux montent. On construit une digue. Ça continue de monter. On renforce la digue. Et un beau jour l'océan finit par déborder et il arrive un moment où l'on est bien forcé d'admettre que l'endroit est devenu inhabitable, que personne ne voudra racheter votre maison de bord de mer. Et c'est toujours comme ça. C'est lent, et c'est inégal : tous seront frappés, peut-être, mais pas au même moment, et pas dans les mêmes conditions. Quand ces crétins parlent de fin du monde, ils veulent dire : la fin de leur civilisation chérie, sans se représenter un seul instant que ce qu'ils craignent en réalité, c'est ce qu'endurent déjà, et depuis des générations, une bonne partie de la population du globe. Et que c'est en grande partie parce que ces milliards de subalternes furent exploités jusqu'au trognon, parce que le peu de monde qu'on leur concédait a été saccagé et détruit avec opiniâtreté, qu'ils endurent ce qu'ils endurent et que nous autres, les civilisés, prospérons et… Ma foi, voilà que j'en viens à causer comme mon fils ! Vous l'avez déjà entendu à ce sujet ?

MARIELLE. Plus ou moins.

LE PÈRE. Et pour vous Marielle ? À quoi ressemblerait la fin du monde ?

MARIELLE. Quand tout le monde meurt. Quand tous les humains auront disparu. Quelque chose comme ça.

LE PÈRE. Voilà. Nous n'y sommes pas encore. Et, pour être tout à fait honnête, je ne crois pas du tout qu'un avenir meilleur finisse par émerger de notre confortable refuge. Dans ces enclaves pour riches, je ne vois au contraire que la maladie, la folie, la dégénérescence, la mort. Le passé qui s'efforce de durer plus qu'il ne faudrait. Nous autres finirons par crever de notre propre arrogance, c'est inévitable.

MARIELLE. Là oui, on dirait votre fils.

LE PÈRE. Il ne le sait sans doute pas, mais je suis plus dur que lui. Cependant, vous savez ce qui me manque le plus, de ce vieux monde coupable que j'ai perdu ? La musique. La musique et le théâtre. Et c'est d'autant plus triste que je n'ai jamais eu vraiment le temps d'en jouir, pas autant que j'aurais souhaité. Je me disais toujours : plus tard, quand je serai retiré des affaires, là, oui, j'irai passer l'hiver dans les grandes villes, à Londres, à Paris, à New York, et consacrerai chacune de mes soirées au théâtre, à l'opéra, à l'auditorium, je me rattraperai. Le moment de se retirer est arrivé plus tôt que prévu. Sauf que je ne l'ai pas choisi. Tout le système s'est effondré. Et au moment où je me préparais à me lancer dans une nouvelle vie, celle dont j'avais toujours rêvée, dont je me languissais chaque jour un peu plus douloureusement, en rongeant mon frein, il n'y avait plus ni théâtres ni salles de concert dans les grandes villes. Le constat, d'ailleurs, est amer, mais implacable : ce qui disparaît en premier, c'est la culture. Tous ces gens qui pensaient sincèrement que l'art allait sauver le monde, c'est eux que le monde, en s'effondrant, a emportés d'abord. Sacrée leçon, n'est-ce pas, si tant est qu'il y ait encore un sens à tirer des leçons de quoi ce soit. Vous me direz, il y a encore des gens qui écrivent, qui composent de la musique, qui en jouent, etc. Et vous auriez raison. Encore une fois, je tiens le monde d'où je viens pour le centre de toute l'Histoire avec un H majestueux. Je réduis l'humanité à quelques habitants privilégiés de la vieille Europe, que dis-je, d'un quartier de Vienne ou de Paris. Vous auriez parfaitement raison de penser que je ne suis qu'une vieille carne dépassée. Qui persiste à croire malgré tout que l'humanité doit beaucoup à la culture bourgeoise européenne. Les Arts, les Sciences, et la Philosophie, et même la Démocratie. Oui, j'ai encore en tête, c'est pathétique, j'en conviens, ce tableau décrépi de la civilisation luttant contre la barbarie. Ce qui doit vous paraître encore une fois injuste. Comme si, là dehors, ne survivait qu'une horde de zombies dont l'unique objectif consiste à nous assiéger. Nous les avons saignés jusqu'à l'os durant des siècles. Et le prix à payer, c'est que nous sommes désormais condamnés à vivre sous une menace perpétuelle. Ils reviendront d'entre les morts et… Ah, je m'égare encore une fois, avec mes zombies. Bien entendu, je suis d'accord avec vous, ils sont vivants tout autant qu'on puisse l'être, et ne nous dévoreront sans doute pas. Je ne crois pas être si appétissant que ça. Mais ils nous tueront d'une manière ou d'une autre.

MARIELLE. Peut-être. C'est probable.

LE PÈRE. Par vengeance, pour commencer. Et ils auront raison. Mais que devrais-je faire ? Ouvrir le portail en grand ? Les inviter à entrer et leur offrir mon corps et mon âme en pâture, et tout ce dont je suis le légataire, toute la culture ? Et que va-t-il se passer ensuite, je vous le demande ? Il se passera ce qui s'est toujours passé. De nouveaux maîtres prendront le pouvoir, il y aura quelques seigneurs et infiniment de serfs, un tyran les réunira tous. Des marchands feront du profit, deviendront riches à leur tour et finiront par réinventer le capitalisme, et ainsi de suite, et c'est reparti ! Le même monde finira par émerger des cendres de l'ancien. Vous ne dites rien, mais n'en pensez pas moins. Vous pensez : ce pauvre vieillard qui radote ne vaut pas mieux que sa mère démente. C'est vrai. Mais jusqu'à preuve du contraire, c'est moi le propriétaire ici. Même si les titres de propriété ne valent plus rien. Je suis le chef tant que les soldats à ma solde acceptent de m'obéir évidemment. Le jour où un peu de lumière se fraiera un chemin dans leur esprit borné, l'un d'entre eux viendra me trancher la gorge. Terminée la mascarade ! N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? La propriété n'est rien sans les hommes d'arme. Tous ces gens qui travaillent pour vous, c'est la peur qui les soumet en définitive. La crainte de se prendre un coup de bâton, ou pire. En attendant qu'ils se révoltent, c'est moi le maître, que ça plaise ou pas. Je suis désolé ma petite. Quand j'ai trop bu, je deviens cynique, le désespoir obscurcit mes pensées. Je suis comme ces discoureurs chez Tchekhov, qui se croient philosophes mais que plus personne n'écoute. Ne restez pas ici, avec un homme tel que moi.

MARIELLE. Je crois que je vais aller me reposer un peu de toutes façons.

LE PÈRE. Et moi aussi. J'adore la sieste. Je passerais mes journées à faire la sieste et mes nuits à dormir. Un dernier verre pour la route !

Marielle sort.

LE PÈRE *(remplissant un verre)*. Quelle ironie ! Nous voilà piégés ici pour la fin des temps, et personne ne sait jouer du piano.

Il reste un instant dans le salon. Puis sort à son tour.

La lumière baisse. On entend des portes s'ouvrir et se fermer, les

planchers grincer. La journée se passe. Quelques personnages traversent le salon. Ils frappent de temps en temps sur les touches du piano. En passant. S'assoient, se relèvent, hésitent, font demi-tour, se servent un verre d'alcool, le boivent ou pas, regardent par la fenêtre, ne regardent plus, ouvrent et ferment les portes, rangent machinalement les verres sur la table, boivent un peu de café, un peu de whisky, chantonnent, sifflotent, marmonnent, ou restent silencieux. Des bruits aussi venus du dehors, des chevaux qui courent, quelques voix d'hommes, les agents de sécurité probablement, des pas sur le chemin gravillonné, des rires, des chants d'oiseaux. Puis le silence se fait.

Nuit.

Obscurité. Hung Tsu entre et s'approche du piano. Allume une petite lampe près du clavier, s'assoit et commence à jouer. Elle improvise.

Marielle entre par la porte opposée. Elle se tient debout et écoute. Hung Tsu devinant sa présence cesse de jouer et se retourne vers elle.

HUNG TSU. Mademoiselle. Je suis désolée. Je vous empêche de dormir ?

MARIELLE. Pas du tout. Vous jouez magnifiquement bien. C'est très agréable. Ça me berce au contraire.

HUNG TSU. Oh. Merci. Je joue n'importe quoi vous savez.

MARIELLE. Vous improvisez ? Votre jeu semblait si sûr !

HUNG TSU. Vous savez, je joue presque chaque soir, depuis que je

suis ici. Et, autrefois, quand Irène s'installait au piano, il m'arrivait souvent de tourner les pages des partitions pour elle. Je voyais ses mains, ses doigts. Quand ils étaient sortis, j'essayais à mon tour, je l'imitais. C'est comme ça que j'ai appris. Ne leur dites pas je vous prie.

MARIELLE. Vous craignez qu'ils le prennent mal ?

HUNG TSU. Peut-être. Je ne sais pas. Irène n'est pas commode, même si, avec sa maladie, elle ne comprendrait pas. Le père, je ne sais pas, il est si…

MARIELLE. Imprévisible ?

HUNG TSU. Oui. La plupart du temps, il ne fait pas attention aux domestiques. Ce qui vaut peut-être mieux. Et vous, comment vous sentez-vous ici ?

MARIELLE. Pour le moment, j'observe.

HUNG TSU. Ah. Vous observez ?

MARIELLE. Oui.

Elle bâille.

MARIELLE. Je dois retourner me coucher. J'aime bien me lever tôt, faire une balade à cheval quand tout le monde dort. Mais continuez de jouer surtout !

HUNG TSU. Merci. Je ne vais pas tarder non plus. Un peu de musique et au lit !

MARIELLE. Bonne nuit Hung Tsu.

HUNG TSU. Bonne nuit Mademoiselle.

MARIELLE. Marielle. Appelle-moi Marielle. Et nous pourrions nous tutoyer je crois.

HUNG TSU. Oui. J'essaierai. Bonne nuit.

Marielle sort. Hung Tsu se remet au clavier et joue quelques minutes. Puis elle sort à son tour.

Obscurité.

III

(Quelques jours plus tard. Fin de journée)

Marielle entre dans la pièce où se trouve déjà la grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. Natalia. Je te croyais morte.

MARIELLE. Qui est Natalia, Irène ?

LA GRAND-MÈRE. Approche. Prends-moi la main ma petite.

MARIELLE. Je ne préfère pas. La dernière fois, vous m'avez griffée, vous vous souvenez ?

LA GRAND-MÈRE. Non. Vous confondez. Jamais je ne grifferais Natalia. Pourquoi aurais-je griffé Natalia ? Je t'aime tellement. Je suis si contente que tu sois revenue d'entre les morts toi aussi. Tu étais bien morte n'est-ce pas ?

MARIELLE. J'ai les mains sales. Je ne les ai pas lavées après l'écurie.

LA GRAND-MÈRE. Je ne comprends pas ce que vous dites. Maman t'a cherchée partout après ton arrestation tu sais ? Elle a pris beaucoup de risques pour avoir de tes nouvelles. Papa était en colère. Ils se disputaient à ce sujet. « Tu vas nous faire arrêter, nous aussi », disait-il. Elle n'a jamais cessé de penser à toi. De temps en temps, même quand elle était devenue une très vieille dame, elle sortait ta photo et la montrait aux gens qui passaient à la maison.

Au cas où quelqu'un l'aurait reconnue. C'était comme une héroïne pour moi. Elle n'avait même pas vingt ans quand ils l'ont arrêtée. Quand j'étais petite, il était interdit de prononcer son nom. Tout le monde espionnait tout le monde. Même à la maison, on chuchotait, on disait : « la cousine », quand on voulait parler d'elle. J'ai longtemps cru qu'elle était ma cousine, mais non, je ne crois pas. Je n'ai jamais bien su. Je crois qu'elle faisait partie du groupe de dissidents que dirigeait Papa. Mais tout cela, je ne l'ai compris que bien plus tard évidemment. À la maison, c'était motus et bouche cousue. Chuuutttt.

MARIELLE. Chuuuutt.

LA GRAND-MÈRE. Chuuuut. Papa et maman communiquaient avec des bouts de papier sur lesquels ils écrivaient leurs messages. Puis ils brûlaient le papier une fois lu, dans la cheminée. Je regardais ces messages brûler. Les lettres qui se consumaient. C'est comme ça que j'ai appris à lire. En déchiffrant des lettres qui se consumaient. La maison était tellement silencieuse. On disait, « passe-moi le plat », ou « as-tu rentré le bois ? » Des choses sans importance. Les choses importantes, on devait les écrire. Et les brûler.

MARIELLE. Vous étiez sur écoute ?

LA GRAND-MÈRE. Je crois. Quand je parlais trop fort, Papa me montrait un endroit au plafond, où couraient quelques fils électriques. Et il y avait souvent des hommes qui attendaient des journées entières sur le trottoir en face de chez nous, dans une petite voiture noire. Mais toi, comment vas-tu ? Maman serait tellement heureuse de te revoir. Je n'ose même pas imaginer ce qu'ils t'ont fait subir. Papa, lui, n'a jamais raconté. Mais quand ils ont fini par le relâcher, il était brisé, cassé de partout. Il a souffert tout le reste de sa vie de névralgies faciales. Des tics, les paupières qui clignotent, des mains qui tremblent, de petites convulsions. Ma pauvre Natalia, comme tu as dû souffrir toi aussi !

MARIELLE. Oui. Maintenant, il faut que j'aille me laver les mains. Avez-vous besoin de quelque chose ?

LA GRAND-MÈRE. Non merci. Tu es gentille. Mais si tu n'es pas Natalia, qui es-tu ? Je ne pense pas t'avoir déjà vue parmi nous. Tu lui ressembles tellement. Tu dois être une dissidente. Comment

t'appelles-tu ?

MARIELLE. Marielle.

LA GRAND-MÈRE. Ça ne me dit rien. Je ne connais pas de Marielle. Vous ressemblez vraiment à Natalia. Elle avait le teint si pâle, on la croyait fragile, un coup de vent l'aurait brisée. Mais tellement déterminée. On dit qu'elle a abattu un homme, un agent de la Securitate, de sang-froid. Je peux dire ces choses-là maintenant. Il n'y a personne pour entendre. Personne n'enregistre. Les mots se perdent, une fois prononcés. Ça n'intéresse plus personne. Des années plus tard, nous sommes retournées, Maman et moi, à Bucarest. J'avais été engagée pour quelques concerts. Vous ai-je dit que j'avais joué du piano ? Aujourd'hui, c'est difficile. Je me souviens, je pourrais sans doute, mais ces pauvres doigts sont tout tordus. Ils ne suivent plus la musique. Maman a visité les archives. Les autorités avaient accepté de les ouvrir au public. Bogdan, mon père, venait de mourir. C'était l'hiver, il faisait froid, il neigeait. Maman, je l'ai accompagnée une fois, entre deux concerts. Il y avait ces couloirs sombres remplis d'étagères et de dossiers. C'était comme si la Securitate avait établi des procès-verbaux consignant chaque instant de l'existence de tous les Roumains. Ils notaient tout, absolument tout, même des choses insignifiantes. Maman cherchait des traces de Natalia. Mais aussi de ce qui s'était passé à l'époque pour Papa. Et tout ce qu'ils savaient de nous. Les secrétaires n'avaient pas encore eu le temps de classer ces documents, il y en avait tant, le travail d'une vie. Et le gouvernement ne se montrait pas très encourageant. Je ne me souviens pas qu'on ait trouvé quoi que ce soit d'intéressant. Maman n'est jamais retournée à Bucarest. Mais toute sa vie, elle a souffert du *dor*. Vous savez ce que c'est, le *dor* ?

MARIELLE. Non.

LA GRAND-MÈRE. Une expression de chez nous. Pour dire combien le pays nous manque, la langue, les gens. À la fin de sa vie, surtout après la mort de Papa et ce voyage à Bucarest, elle a sombré, ont dit les médecins, dans la mélancolie. Et je suis revenue auprès de mon mari. Pierre. Vous le connaissez ?

MARIELLE. Non.

LA GRAND-MÈRE. Non bien sûr. Il faudra que je vous le présente.

Il doit être très âgé maintenant. Je ne l'ai pas vu depuis des années. Il est parti en voyage d'affaires, en Chine je crois, peu après la naissance d'Arnaud, et là je ne sais plus très bien. Peut-être est-il mort. Il ne me reste plus grand monde. Vous connaissez peut-être mon fils, Arnaud ?

MARIELLE. Oui.

LA GRAND-MÈRE. Mais j'y pense ! Ne seriez-vous pas sa nouvelle épouse ? Il y a celle qui s'est noyée. N'y en avait-il pas une autre ensuite ? Je m'y perds.

MARIELLE. Non, je ne suis pas son épouse. Pas que je sache.

LA GRAND-MÈRE. Ah. Excusez-moi, vous devez penser que je suis un peu confuse ? Comment s'appelle-t-elle ? La dernière ?

MARIELLE. Teresa.

LA GRAND-MÈRE. Voilà. Teresa. Je ne l'aime pas bien. Je ne me souviens pas trop pourquoi elle me déplaît. Il doit y avoir une raison. Je me méfie de toutes ces femmes qui lui tournent autour. Vous savez comment sont les hommes. Arnaud, mon fils, c'est un romantique, pas comme son père. Il n'a jamais été très doué pour les affaires. Je crois bien qu'il a dilapidé notre fortune. Et moi, je ne peux plus m'occuper des comptes comme avant. Je n'y vois plus assez clair. Comme pour le piano. C'est malheureux de vieillir vous savez. Vous êtes si jeune. Marielle. Voyez, je m'en souviens. Votre prénom. Je vous ai soupçonnée au début. Mais je ne crois pas que vous soyez une informatrice. Vous ne l'êtes pas j'espère ? Peu importe. Je dis ce que je veux maintenant. Je me fiche bien qu'on vienne pour m'arrêter. S'ils viennent, je me jetterai par la fenêtre et voilà.

MARIELLE. Oui. Je comprends.

LA GRAND-MÈRE. Je suis fatiguée maintenant. J'ai beaucoup trop parlé. Je ne sais même plus ce que je vous ai raconté. Si vous pouviez me ramener dans ma chambre, je pense dormir un peu. Et passez un coup de balai s'il vous plaît. Ça sent tellement le renfermé ici. Ils n'aèrent jamais, je ne sais pas pourquoi.

Marielle accompagne la grand-mère en faisant rouler son fauteuil vers la porte de sortie.

Le Docteur entre. Il hume l'air ambiant. Ferme les yeux pour s'imprégner du parfum. Caresse les touches du piano. Vérifie que personne ne l'observe et se sert un verre de whisky. Récupère un mégot dans le cendrier, l'allume et le porte à sa bouche. Tousse. Regarde par la fenêtre. Semble agacé par ce qu'il voit.

On entend des pas, une discussion. Il s'éclipse discrètement par où il est entré.

Marielle et le fils pénètrent dans le salon par l'autre porte.

LE FILS. Nous pourrions partir.

MARIELLE. Vous et moi ?

LE FILS. Oui. Un vrai cliché cette scène-là non ? Tout le monde l'attend. Le riche héritier – quelle blague ! – qui séduit la jeune fille infortunée, ou bien c'est le contraire, la jeune fille qui séduit l'héritier, et tous deux fuient vers un avenir meilleur. On entend tourner les pales de l'hélicoptère. Le Docteur regarde par la fenêtre s'envoler les deux tourtereaux. Il crève de jalousie. Le Père ouvre une bouteille de champagne. Rideau. Pièce suivante.

MARIELLE. Et où pensez-vous partir ?

LE FILS. N'importe où. Il doit y avoir quelque chose de mieux ailleurs qu'ici. J'ai des amis qui habitent dans d'autres refuges de ce genre, et même de bien plus confortables, avec de vraies communautés, vivantes, joyeuses, créatives. Et même des endroits ouverts, où l'on vit à peu près en paix. Sur des îles. La Nouvelle-Zélande par exemple.

MARIELLE. Et comment comptez-vous aller en Nouvelle-Zélande ?

LE FILS. Il y a un aéroport militaire à Trondheim. Le père d'une copine possède un jet privé. Aux dernières nouvelles, il était basé là-bas. J'ai déjà pensé à tout vous voyez. John a un cousin qui travaille sur la base. On peut s'y rendre en hélicoptère et ensuite…

MARIELLE. Et ensuite on part en jet privé. Je vois.

LE FILS. Ou bien on prendra un bateau !

MARIELLE. Les océans sont, paraît-il, infestés de pirates.

LE FILS. Nous pourrions chevaucher à travers les montagnes, par les forêts, en nous cachant dans les cabanes !

MARIELLE. Jusqu'en Nouvelle-Zélande ? À cheval ?

LE FILS. Ah ! Vous n'y mettez aucune bonne volonté ! Dans mon récit, normalement, vous êtes censée répondre quelque chose comme « c'est merveilleux mon amour ! La Nouvelle-Zélande ! J'ai tellement hâte d'y être ! »

MARIELLE. Je vous déçois ? Vous savez, je ne suis arrivée qu'il y a quelques jours, j'ai à peine eu le temps de m'installer.

LE FILS. La vérité, c'est que cet endroit est en train de me rendre fou. Et mon état empire depuis que vous êtes parmi nous.

MARIELLE. Désolée.

LE FILS. Non, ne le soyez pas. Vous n'y êtes pour rien. Ce goût de vivre que j'avais autrefois, je l'avais perdu en débarquant ici. Mais en votre présence, il me revient un peu, fragile espérance émergeant des marais putrides de la culpabilité dans lesquels je me noie. Un sentiment, la culpabilité, que mon père est incapable d'éprouver. Se sentir sinon coupable, du moins responsable, et même ne serait-ce que partiellement responsable. Honteux. Il y aurait de quoi l'être. Ou bien il le ressent, boit pour le faire taire et nous accable ensuite de son nihilisme.

MARIELLE. Et grâce à moi vous vous sentez moins coupable.

LE FILS. Non bien sûr. Je veux dire, la culpabilité est inscrite à jamais dans nos cœurs, si tant est que nous ayons un cœur. Nous avons pris tout ce qu'il y avait à prendre avant de nous réfugier dans nos petits paradis fortifiés, en laissant derrière nous un champ de ruines. Qui peut justifier une telle chose ? C'est ce que nous avons toujours fait, mes semblables et moi : relisez l'histoire. Comme si nous n'avions fait que nous préparer à cette sécession finale. Nous n'avons pas eu le temps de découvrir comment habiter sur Mars. Voilà tout. Pourtant, maintenant que vous êtes parmi nous, je me remémore l'époque où je croyais un autre futur

possible. Vous réveillez un imaginaire que je pensais éteint à tout jamais.

MARIELLE. Je suis étonnée de vous faire cet effet-là. Vous ne savez quasiment rien de moi. Je suis peut-être extraordinairement ennuyeuse. Plus encore que votre père et sa femme.

LE FILS. Je sais déjà que vous ne jouez pas de piano. Je n'ai pas osé. Pas osé vous demander ce que vous avez vécu là-bas, dehors, avant de venir ici. Par peur de vous embarrasser, de remuer des expériences désagréables et même traumatisantes. Toutefois, si vous désirez m'en parler, je suis tout ouïe.

MARIELLE. Je n'y tiens pas. Mais ça viendra. Vous finirez par me connaître. D'une manière ou d'une autre. Et vous serez probablement déçu.

LE FILS. D'une manière ou d'une autre. Probablement. J'aime assez ce ton mystérieux. Vous venez d'Oslo ai-je cru comprendre ?

MARIELLE. Oui. Puis-je vous poser une question ? Votre mère est toujours en vie ?

LE FILS. Oui. Aux dernières nouvelles.

MARIELLE. Et pourquoi n'avoir pas choisi de vivre avec elle ?

LE FILS. Ma mère, voyez-vous, c'est encore pire. Mon père est millionnaire. Je peux vous assurer que ce n'est pas si rare d'être millionnaire. Disons que c'est le prix du ticket pour habiter dans ce genre d'endroit. Ma mère elle, vit avec un milliardaire, ou plutôt un groupe de milliardaires. Vous vous souvenez, ces fêlés de la Silicon Valley, dont je vous parlais l'autre jour ? Ce genre de types. Intubés au transhumanisme, une sorte de secte high-tech militarisée parfaitement fasciste. Comparés à eux, nous sommes le prolétariat. Elle vit dans une sorte de cité littéralement sous cloche, réservée à quelques *happy few* quelque part au Canada. Ils finiront peut-être par s'entre-tuer. Je l'espère. Pardonnez-moi de vous raconter toutes ces horreurs. Vous ne le savez que trop bien. Les gens dehors doivent nous haïr ?

MARIELLE. Ceux qui savent oui. Mais la plupart ont d'autres préoccupations.

LE FILS. Survivre, j'imagine.

MARIELLE. Oui. Entre autres.

Elle s'approche du piano, joue quelques notes au hasard.

MARIELLE. J'ai entendu quelqu'un jouer la nuit dernière.

LE FILS. Hung Tsu.

MARIELLE. Oui, je suis descendue et nous avons discuté un peu.

LE FILS. Oui, elle vient ici discrètement au milieu de la nuit. Et joue. Vous logez juste au-dessus du salon, donc forcément, vous devez l'entendre. J'espère qu'elle ne vous empêche pas de dormir ?

MARIELLE. Non, ça ne me dérange pas du tout. Je n'ai pas reconnu les morceaux. On dirait des berceuses. C'est très agréable.

LE FILS. Elle improvise je crois. Je ne crois pas que c'est ce que mon père attende. Une improvisation. Il ne s'est pas remis de la folie de sa mère. C'est Irène qui jouait du piano. Elle a donné quelques concerts si j'ai bien compris, puis elle s'est mariée et, avec le temps, s'est transformée en maîtresse de maison, entourée de domestiques. Mon père doit être nostalgique de la période où sa mère jouait encore. Il ne l'avouera pas bien sûr. Vous savez, il n'a pas toujours été comme ça. Il n'était pas fait pour le business. Quand il était jeune, il rêvait de devenir comédien. Il adorait le théâtre. C'était un homme cultivé, mais voilà : il a fallu qu'il reprenne les affaires du paternel après son décès. Il aurait pu refuser. Il a cédé. Il s'est débrouillé comme il a pu, mais la vérité, c'est qu'il a toujours gardé une certaine amertume. Vous voyez, l'amertume, les regrets, les frustrations, c'est de famille. Les choses ont dégénéré pour lui quand j'étais adolescent, après son énième divorce. Ou peut-être éprouvait-il aussi de la culpabilité ? Il s'est mis à boire. Mais il a tout de même eu la présence d'esprit d'acheter ce domaine et de l'aménager pour le cas où ça tournerait mal. Il a commencé à investir tout ce qui restait de la fortune familiale dans ce bunker de luxe. La plupart des riches ont fait pareil, du reste. On est censé pouvoir tenir un siège ici pendant un quart de siècle. Mais je doute qu'on tienne aussi longtemps. Les gens dehors, ceux qui auront survécu, finiront bien par entrer. D'une manière ou d'une autre. Voyez, nos agents de sécurité, qu'est-ce qui les empêchera demain de se retourner contre nous ? Ou d'ouvrir le portail ? La

vérité, c'est que ces paradis reposent sur la violence : tant que vous la contrôlez, vous pouvez vivre en paix, mais l'histoire a montré que ces bricolages ne durent pas éternellement. Quand les soldats finissent par se rendre compte que c'est eux qui possèdent les armes, l'idée vient progressivement dans leur caboche toute ralentie de soldat, qu'après tout, ils ne sont plus forcément obligés d'obéir.

MARIELLE. Votre père dit exactement la même chose.

LE FILS. Nous radotons tous deux pour exorciser nos peurs. Nous parlons beaucoup, surtout pour ne rien dire. On fait du bruit voilà tout, histoire de n'être pas englouti par le silence. Voilà ce à quoi nous condamnent ces plans machiavéliques pour sauver notre peau : vivre dans l'angoisse perpétuelle. Nous n'avons pas voulu croire sérieusement que la catastrophe était irréversible. C'est difficile d'imaginer que nous puissions avoir tort un jour quand nous étions tellement habitués à avoir raison.

MARIELLE. Alors vous allez fuir ?

LE FILS. Je ne sais pas Marielle. Avant votre apparition en ces lieux sordides, je pensais plutôt à me laisser mourir. Maintenant, je ne sais plus. Ah. Je les entends qui montent les escaliers. Pas envie de les entendre déblatérer maintenant. Une promenade à cheval, ça vous dirait ?

MARIELLE. Le temps est à l'orage, je crois.

LE FILS. À pied alors. On prendra des imperméables au cas où.

MARIELLE. D'accord. Allons-y.

Ils sortent.

Le père et Teresa entrent.

LE PÈRE. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lettre ?

TERESA. Je ne suis pas autorisée à te la faire lire.

LE PÈRE. Cruelle ! Tu m'émoustilles avec une lettre et tu m'interdis de la lire. On se croirait chez Edgar Allan Poe.

TERESA. Émoustiller ? Je t'émoustille ?

LE PÈRE. Avec cette lettre oui.

Coup de tonnerre. Teresa regarde par la fenêtre.

TERESA. Oh ! Ça se gâte ! Et regarde qui voilà ! L'auteur de la lettre mystérieuse !

LE PÈRE. Que je n'ai pas le droit de lire. Misère !

Orage, pluie, vent furieux.

Le Docteur arrive, trempé, hagard, essoufflé, en panique, la veste et le pantalon couverts de sang.

LE PÈRE. « *Vous avez une tête de canard mort* » aujourd'hui, mon brave.

LE DOCTEUR. Hein ? Quoi ? Quel canard ?

LE PÈRE. Tchekhov. Laissez tomber. Qu'est-ce qui vous met dans cet état ?

LE DOCTEUR. Il est mort !

LE PÈRE. Qui donc est mort ? Le canard ?

LE DOCTEUR. Un des soldats. Son corps gisait à l'entrée de la caserne. Dans une mare de sang.

TERESA. Qu'est-ce que vous racontez ?

LE DOCTEUR. Je me suis approché. C'était horrible.

LE PÈRE. Comment ça, horrible ?

LE DOCTEUR. Il ne respirait déjà plus. On l'a égorgé, et transpercé. Son ventre, ses entrailles.

TERESA. Mais, transpercé ? De quoi parlez-vous ? Qui était-ce ?

LE DOCTEUR. Je ne sais pas. Je n'ai pas vu l'agresseur.

TERESA. Je veux dire, qui était la victime ?

LE DOCTEUR. Je. Je ne sais plus. Gvert je crois. Ou Pavel. Le petit blond là, celui à qui il manque une oreille.

TERESA. Ah oui, Pavel. Mort, dis-tu ? Égorgé ? Transpercé ?

LE DOCTEUR. Oui. Comme avec un poignard, une épée. Je n'ai rien vu, j'ai pris son pouls, et il ne respirait plus. J'ai regardé à l'intérieur du bâtiment. Je n'ai rien vu. Il faisait tellement sombre. Et je me suis dit que peut-être les agresseurs rôdaient dans les parages, je suis parti immédiatement.

LE PÈRE. Où sont les autres alors ? Vous n'avez vu personne d'autre ? John ? Les soldats ?

LE DOCTEUR. Non. Ni entendu personne. J'ai couru jusqu'ici pour vous prévenir.

TERESA. Je crois que c'est aujourd'hui qu'ils étaient censés faire une sortie. John m'avait dit qu'ils voulaient vérifier ce qui s'était passé au village l'autre jour. Le bombardement.

LE PÈRE. Et mon fils ? Vous avez vu mon fils, Doc ?

LE DOCTEUR. Non. Pas votre fils. Ni personne. Juste ce soldat. Mort. Il faut que je retrouve Marielle. Elle est peut-être en danger.

TERESA. Ou peut-être pas. Passez-moi votre talkie-walkie avant de partir. Il faut que j'appelle John.

Le Docteur. J'ai essayé, il ne répond pas, personne ne répond.

TERESA. Passez-le-moi quand même.

Grésillements.

TERESA. John ? Mais réponds nom de dieu !

LE PÈRE. Il doit bien y avoir quelqu'un au centre de contrôle. Il faudrait pouvoir accéder aux écrans de surveillance. J'ai fait installer cent cinquante caméras. Des clôtures de trois mètres de haut. Je nourris une armée de soldats. Et, à quoi bon ?

TERESA. John ?

Grésillements.

TERESA (hurlant). John ?

Grésillements

Elle balance le talkie-walkie contre le mur. Le Docteur va le ramasser. Le Père entreprend de fouiller un tiroir.

LE PÈRE. Où l'ai-je mis ? Où te caches-tu ? Ah, je le sens. Voilà !

Il sort un revolver de petit calibre.

LE PÈRE. Il y en a d'autres dans le bunker. Des fusils, des pistolets, des munitions.

TERESA. Il faut partir d'ici. Prendre l'hélicoptère. Il paraît que vous êtes capable de piloter un hélicoptère.

LE DOCTEUR. Qui ça ? Moi ? Comment savez-vous ?

LE PÈRE. Le temps d'aller jusqu'à la piste de décollage. En terrain découvert. Non. Il faut descendre au bunker.

TERESA. Hors de question d'aller me cacher dans ce trou. Autant s'enterrer vivante.

Le Docteur se saisit d'un couteau de cuisine posé sur la table.

LE DOCTEUR. Je vais la chercher.

TERESA. Elle doit fricoter avec Paul, ta Marielle, à l'heure qu'il est. Ou bien ils se cachent tous les deux.

Le docteur sort, le couteau à la main. Elle regarde par la fenêtre. Le Père la rejoint.

TERESA. Il faudrait des jumelles, une longue vue. Je crois que l'hélicoptère est toujours là.

LE PÈRE. Je ne vois personne. Il est déjà quinze heures. Il fera nuit dans dix minutes.

TERESA. Putain de Scandinavie. Ah. Regarde. Il y a une silhouette, là. Elle court.

LE PÈRE. C'est le Doc. Qui veux-tu que ce soit ?

TERESA. Je ne te l'ai pas dit, mais sais-tu que cet abruti avait l'intention de fuir en hélicoptère. Il l'a proposé à Marielle.

LE PÈRE. Hein ? Quoi ? Qui veut fuir en hélicoptère ? Foutaises. C'est n'importe quoi.

TERESA. Je ne veux pas aller m'enterrer dans ce bunker Arnaud.

LE PÈRE. Mais comment ont-ils pu entrer ? Je n'ai rien entendu. Aucun coup de feu. Aucun cri. Tout semble paisible là, dehors.

TERESA. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Nous égorger ? Nous transpercer ?

LE PÈRE. Va te cacher dans le bunker Teresa. Je t'en prie.

TERESA. Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Me protéger ? Trucider tous nos ennemis avec ton petit pistolet, là ?

LE PÈRE. On ne peut pas rester ici, à contempler le crépuscule nordique depuis cette fenêtre. Il faut fermer les portes déjà. Et descendre au bunker. Récupérer Irène. Et Paul. Je te rejoindrai.

TERESA. Descendre au bunker. Et attendre les secours. C'est ça ? Mais quels secours ? Personne ne viendra.

LE PÈRE. Descends, je t'en prie. Il y a des armes en bas. Passe par la cuisine, prends un sac de nourriture.

TERESA. Je dis à Hung Tsu de descendre avec nous.

LE PÈRE. Qui ? Hung. Ah. Oui. Bien sûr. Je ne sais pas.

TERESA. Comment ça, tu ne sais pas ? Tu es en train de me dire qu'on devrait la laisser en plan ? Tu crains qu'elle soit une bouche à nourrir de trop quand on sera coincés dans ce bunker ?

LE PÈRE. Je n'en sais rien je te dis. Elle fera comme elle voudra.

TERESA. Comme je vois les choses, là, c'est que je finirai toute seule dans ce trou, c'est ce qui va se passer. Tu ne descendras pas.

LE PÈRE. Eh bien, va chercher Irène alors.

TERESA. Mais comment veux-tu que je descende son fauteuil toute seule. Tu as vu les escaliers ?

LE PÈRE. Désolé de ne pas avoir pensé à respecter les normes d'accessibilité.

TERESA. T'es un vrai connard parfois, hein.

LE PÈRE. C'est pas le moment, Teresa.

TERESA. Tu te rends compte ce que ça signifierait tous les deux dans le bunker pour la fin des temps ? Ne serait-ce qu'une semaine ? Et encore. Je te tuerai bien avant. Ou bien c'est toi qui le feras, avec ton petit pistolet.

Elle regarde par la fenêtre. Le Père se penche avec elle pour mieux voir.

TERESA. Il fait déjà sombre. Tiens, regarde. Le Doc. Mais où va donc cet abruti ?

LE PÈRE. Vers les écuries je suppose. Rejoindre sa bien-aimée.

TERESA. Je ne vois personne d'autre.

Le Père recule de quelques pas. Teresa lui tourne le dos. Il fait mine de la viser avec son pistolet. Mais se ravise. Glisse l'arme dans la poche de sa veste. Puis il fouille dans le tiroir ouvert. En sort un petit paquet enveloppé dans de l'aluminium.

TERESA. Qu'est-ce que tu fais ?

LE PÈRE. Il faut bouger maintenant. File au bunker. Je te rejoins.

TERESA. C'est un médicament ?

LE PÈRE. Tu sais très bien ce que c'est.

TERESA. Le remède ultime c'est ça ? Du cyanure, de l'arsenic ? Je sais que tu as demandé au Doc de t'en fournir. Ça ne m'étonne pas. C'est bien ton style. Partir en beauté. Seul. Après moi le déluge.

LE PÈRE. Pas maintenant Teresa. Pas maintenant.

TERESA. Je n'irai pas dans ton foutu bunker Arnaud. Je n'irai pas encore une fois me perdre dans tes délires. J'en ai ma claque. Je n'aurais jamais dû te suivre ici. Je vais prendre un manteau, et sortir. Je vais me livrer. S'ils me butent, tant pis. Sinon, je ferai ma vie dehors. Avec eux. Dans le vrai monde.

LE PÈRE. Qu'est-ce tu racontes ?

TERESA. Tu vois cet abruti, là, qui s'est mis en tête de délivrer sa princesse ? Il s'intéresse à quelqu'un d'autre que lui. Il ne pense pas seulement à sauver sa peau. Ou bien comme toi, à soigner sa sortie, à partir en beauté. Et qu'est-ce que tu vas faire de ta mère hein ? Abréger ses souffrances ? Avant d'abréger les tiennes ? Ou te cacher dans ton bunker avec ton pinard et tes bouquins, ton Tchekhov ? Et ton flingue et ton cachet de cyanure. Comme le dernier des… le dernier quoi au juste ? Le dernier représentant de ton espèce ? Le dernier grand bourgeois cultivé ? C'est fini Arnaud.

LE PÈRE. Je…

TERESA. Ne dis rien. Tu n'auras pas le dernier mot cette fois-ci.

Elle sort.

Le Père s'effondre dans le canapé. Il reste là pendant quelques minutes, le sachet de cyanure à la main. Il le glisse dans la poche de sa veste. Se saisit d'une bouteille de whisky et boit au goulot. Puis il se lève. Éteint la lumière. La pièce est plongée dans l'obscurité. Il sort à son tour, le pistolet à la main.

On voit passer des silhouettes dans le salon. Marchent avec précaution. Ou bien courent. Fuient une menace. Même Irène, dans son fauteuil, traverse dans un sens, puis dans l'autre. Bruits indistincts. Râles. Cris. Portes et volets qui claquent, mobilier qu'on déplace, et le tonnerre dehors, la pluie battante.

Le père surgit d'un côté de la scène en titubant et se tenant le ventre. Un pistolet dans l'autre main. Tente de prendre appui au dossier d'une chaise et tombe, laissant échapper l'arme qui glisse vers la porte opposée. Marielle apparaît derrière lui, armée d'un long poignard. Sa robe est ensanglantée.

Le père la regarde, interdit.

LE PÈRE. Pourquoi ?

Il entreprend de ramper jusqu'au pistolet qui gît à quelques mètres de lui.

Hung Tsu entre dans la pièce, par la porte opposée. Le pistolet se trouve à ses pieds. Elle semble étudier la scène. Se penche pour se saisir de l'arme.

LE PÈRE. Ah ! Vous voilà ! Pile au bon moment ! Arrivée providentielle ! Le miracle ! Hang. Hing.

Il cherche son nom, grimace.

MARIELLE (*d'une voix douce*). Hung Tsu. Elle s'appelle Hung Tsu.

Hung Tsu les regarde. La lumière baisse. Elle pointe le pistolet vers Marielle, le père, puis vise quelque part entre les deux.

Les lumières baissent encore.

LE PÈRE (*dans un souffle, agonisant*). Hang. Hung. Aidez-moi.

L'obscurité se fait. On entend un coup de feu.

Rideau.

STUPEUR

Théâtre

Par Dana Hilliot

Novembre 2024

« Poussant ses émetteurs au maximum, elle hurle son signal dans toutes les directions. Pas de réponse. Pas de réponse. Mu ne trouve que les mines intelligentes vagabondes qui se sont répandues sur tout le continent grâce à leurs protocoles de réplication. Elles détalent sur son passage. À son allure actuelle, elle terminera son circuit en moins d'une journée.

Ce sera le 84 029e. Elle souffre de solitude depuis le 4 029e. »

Rich Larson, « Circuits », in *La Fabrique du lendemain*,

(le Belial, 2020, traduction Pierre-Paul Durastanti)

PERSONNAGES

Écho (Hôtesse d'accueil. Androïde)

Nithya (Traductrice)

Lucas (Infrastructures numériques)

Wesley (Manager)

Markus (Attaché de presse)

Sonia (Recherche et développement)

André (Recherche et développement)

L'entreprise : FIX & MOVE TECHNOLOGY, Multinationale spécialisée dans la surveillance numérique.

Décor : L'intérieur d'une capsule à propulsion hydrogène ultra-silencieuse qui conduit les voyageurs de la gare de KL Sentral au Centre de Conférences où ils sont censés passer le week-end. Une dizaine de fauteuils occupent l'espace intérieur du véhicule : ils sont disposés en quinconce de manière à ce que les personnages, quand ils sont assis, se trouvent face au public. Devant eux, une large baie vitrée, censée leur permettre d'admirer (ou pas) le monde extérieur (c'est-à-dire, d'un point de vue théâtral, les gradins où sont installés les spectateurs). À l'arrière-plan, un écran plat diffuse en continu des images à la gloire de FIX & MOVE TECHNOLOGY, la compagnie pour laquelle travaillent la plupart des personnages et qui organise cet évènement. Les slogans défilent durant tout le voyage sur l'écran, alternant avec des images de drones, de paysages, de sites industriels et d'infrastructures :

« La technologie au service de la sécurité »

« Notre métier : prévenir les atteintes aux personnes et aux biens »

« soutenir un monde qui bouge »

« invisibles mais présents dans tous les aspects de la vie quotidienne »

« Notre talent : Agir en coulisses pour maximaliser le plaisir des participants aux grands évènements »

« Nous éliminons les obstacles et fluidifions les déplacements. Grâce à FIX & MOVE TECHNOLOGY, vos marchandises ne souffriront plus aucun retard de livraison. »

« Pour un contrôle humaniste, efficace et ciblé. »

« FIX & MOVE TECHNOLOGY optimise la gestion des frontières. »

« insert_msg_257 : void »

« Pour une contrainte humaine, effilée et câblée »

Musique de fond New Age. Polyphonie : conversations feutrées entre les passagers (on distingue quelques mots, des bribes de phrases). Chacun alterne entre la contemplation du paysage décrit par l'androïde écho et l'écran de son smartphone. Sonia et André sont assis l'un à côté de l'autre. De même Markus et Wesley. Nythia demeure silencieuse. Elle prend des notes sur un carnet. Lucas se tient debout, contre la baie vitrée. L'androïde, Écho, debout également, s'adresse aux passagers.

ÉCHO. Chères passagères. Chers passagers. Je suis Écho, votre hôtesse d'accueil durant ce voyage. Vous êtes à bord d'une capsule à propulsion hydrogène ultra-silencieuse dernière génération. Chaque capsule peut accueillir 10 voyageurs. Elle dispose d'une autonomie quasiment infinie. Elle est en mesure de circuler 24 heures sur 24 et 365 jours par an, sous le contrôle d'un opérateur non-humain, comme c'est le cas pour le trajet que vous effectuez en ce moment. De la gare de KL Sentral au Centre de Conférences, la distance est de 12 kilomètres et 157 mètres. Actuellement, cinq capsules semblables à celle-ci se succèdent sur cet itinéraire. Vous pouvez apercevoir autour de vous les véhicules qui nous précèdent et ceux qui nous suivent. Vous noterez également à proximité du nôtre la présence de drones de maintenance qui garantissent en permanence son bon état de fonctionnement, et sont capables d'intervenir à tout instant en cas d'anomalie. Une fois arrivés au Centre de Conférences, après avoir débarqué leurs passagers, ces véhicules repartiront vers la gare ferroviaire de KL Sentral où vous avez embarqué tout à l'heure, en suivant toutefois un autre itinéraire, répétant en boucle cet aller-retour pendant toute la durée du Congrès.

ANDRÉ. Vu de l'extérieur, on dirait plutôt un comprimé ou un suppositoire.

SONIA. Ou une dragée. Ou un bonbon.

ANDRÉ. En tous cas, c'est super silencieux.

SONIA. Très doux aussi. On n'a pas l'impression de se déplacer. On se croirait au cinéma, avec ce paysage qui défile comme sur un écran.

ANDRÉ. Oui. L'absence du bruit des moteurs donne cette impression.

SONIA. Parce qu'il n'y a pas de friction, un peu comme si nous dérivions en orbite autour d'une planète.

ÉCHO. La paroi de la capsule est conçue dans un alliage de carbone et graphène alliant résistance et légèreté, pour une consommation d'énergie optimisée et une durabilité maximale. La propulsion est assurée par de puissants moteurs électriques alimentés par des piles à hydrogène afin de réduire notre empreinte carbone. La technologie VTOL, *Vertical Take-Off and Landing*, permet des décollages et des atterrissages verticaux sur une hauteur d'environ dix mètres.

MARKUS. C'est la première fois que vous venez ici ?

WESLEY. Non. J'ai participé au congrès de l'an passé. Et vous ?

MARKUS. C'est ma première fois oui. Je n'ai rejoint l'entreprise qu'il y a deux ans.

WESLEY. L'ambiance vous plaît ? Pas trop de pression ?

MARKUS. Il règne un état d'esprit disons… conquérant. Plus dynamique que dans mes expériences professionnelles précédentes.

WESLEY. Oui. Une vraie exigence de réussite. Tout le monde ne s'y fait pas. Vous bossez dans quelle branche ?

MARKUS. La communication. À la marge en quelque sorte.

WESLEY. Ah. Très bien.

ÉCHO. Les hélices carénées contre-rotatives intégrées dans les structures de protection, quasiment invisibles, minimisent le bruit, accroissent la sécurité et optimisent la portance. Le pilotage est entièrement automatisé, avec le concours d'intelligences androïdes dernière génération disposées à chaque étape de l'itinéraire. L'air est filtré par un système de circulation redondant qui assure aux passagers une qualité d'air optimale.

SONIA. Fais voir ?

André tend son smartphone à Sonia.

ANDRÉ. Tiens. Cette photo, c'était l'an passé. Il venait juste d'arriver.

SONIA. Trop mignon. Ça grandit vite hein.

André. Oui. Bon, faut admettre que c'est plutôt Nathalie qui s'en occupe. Mais elle est heureuse, je crois, d'avoir un animal de compagnie.

SONIA. Et entre vous ? Ça va en ce moment ?

ANDRÉ. On a passé le plus dur je crois. Il y a encore des hauts et des bas.

SONIA. C'est normal dans un couple.

ÉCHO. Nous traversons actuellement le parc naturel Charles Liang. Le parc porte le nom du mécène qui l'a financé. Une véritable forêt tropicale édifiée en lieu et place d'une vaste friche et d'un bidonville. Nous nous trouvons à 10 mètres au-dessus du sol et une trentaine de mètres sous la canopée. Cet espace exceptionnel héberge plus de 100 espèces d'arbres, dont certaines espèces emblématiques, le palmier à sucre, l'hévéa, le cèdre acajou, le wacapou, le cecropia, le copaïba, le cumaru ou encore l'acajou. La faune présente aussi une grande diversité : singes capucins, singes hurleurs, pécari à collier, paresseux à trois doigts, tatou géant, ocelot, tapir. Les oiseaux au plumage multicolore ne manqueront pas d'égayer notre voyage. Mais les véritables stars de la forêt sont évidemment le couple de tigres du Bengale qui chassent autour des marais et du lac artificiel en bordure de forêt.

SONIA. Des tigres ?

ANDRÉ. C'est pas le moment de tomber en panne. Je ne voudrais pas me retrouver au milieu des marécages avec des tigres tapis dans les bois.

ÉCHO. La température au sol est actuellement de 22 °C, le taux d'humidité est de 95 %. Autour de la forêt, les températures

montent à 35 °C. Le vent Ouest-Sud-Ouest souffle à 17 km/h. Nous devrions atteindre notre destination dans environ dix minutes. On aperçoit maintenant les dômes en aluminium et en verre du Centre de Conférences. Ces bâtiments entièrement végétalisés sont l'œuvre du célèbre architecte norvégien Kjetil Hoen Arneberg. Leur fonctionnement est entièrement automatisé et géré par une dizaine d'androïdes semblables à moi.

ANDRÉ. Tu crois qu'on peut lui poser des questions ?

SONIA. C'est un modèle « CIVIC Lumière » de dernière génération. Bien sûr que tu peux.

ÉCHO. N'hésitez pas à poser toutes les questions que vous souhaitez.

ANDRÉ. Je me demandais. S'il y a beaucoup de vent. Une tempête par exemple. Les capsules peuvent-elles continuer à circuler ? Ne risquent-elles pas de devenir très instables ?

ÉCHO. Les véhicules peuvent tolérer des rafales jusqu'à 60 km/h, et conserver leur trajectoire dans ces conditions. Au-delà, ils doivent être mis hors service.

MARKUS. En période de mousson, avec les tempêtes, les cyclones, ça doit arriver souvent du coup.

ÉCHO. Ce modèle est encore un prototype. Il n'est mis en fonction qu'à l'occasion d'évènements comme celui-ci.

LUCAS. Ne vous bercez pas d'illusions. C'est pas demain la veille que cet engin remplacera le train ou l'avion. Au mieux, on en verra dans quelques Smart Cities. Mais ce ne sera pas pour tout le monde.

WESLEY. On est gâtés alors ! À l'avant-garde des déplacements du futur ! Une fenêtre ouverte sur l'avenir !

SONIA. Je trouve que c'est agréable en tous cas. Une mobilité très douce.

ANDRÉ. Tu imagines des engins comme ça pour visiter les endroits du monde les plus pittoresques ? À Venise par exemple, pour remplacer les pagodes.

SONIA. Pourquoi remplacer les pagodes ? Mais je suis d'accord avec toi. Survoler Machu Picchu par exemple dans une capsule comme celle-là.

ANDRÉ. Les temples d'Angkor, la Grande muraille de Chine !

SONIA. Le Grand Canyon !

ANDRÉ. Le Parthénon !

SONIA. Les Chutes du Niagara !

ANDRÉ. Les Pyrami…

André s'affaisse soudain. Il semble s'assoupir. Sa tête retombe sur sa poitrine. Il s'endort.

SONIA. Les pyramides oui. André ? Qu'est-ce que tu fais ? André ?

MARKUS. Un problème ?

SONIA. Nous discutions et, soudain, en plein milieu d'une phrase, il s'est arrêté de parler. Il allait bien. Et tout à coup…

Markus se lève et s'approche.

MARKUS. C'est bizarre. Si c'était un problème cardiaque ou un AVC, il y aurait eu des signes avant-coureurs.

SONIA. Je n'ai rien senti de tel. Nous discutions, et…

LUKA. La conversation devait être passionnante.

SONIA. Pardon ? Non mais, je vous assure. Il ne se réveille pas. André, André, ?

LUCAS. Laissez-le dormir.

WESLEY. Secouez-le un peu. Une petite tape sur la joue. Voilà.

SONIA. André ? Il ne se réveille pas.

Elle écoute sa respiration.

SONIA. Il respire encore. Faiblement, j'ai cru qu'il était mort.

Tout le monde s'approche, exceptée Écho.

NATHYA. Il respire. André, vous m'entendez ? On dirait plutôt une sorte de coma.

WESLEY. Vous êtes médecin ?

NATHYA. Non. Il semble plongé dans un sommeil extrêmement profond.

Lucas s'approche et lui pince la joue puis le bras.

SONIA. Mais qu'est-ce que vous faites ?

LUCAS. Je lui fais mal, je le pince. Pas de réaction.

Wesley. Il faudrait qu'il soit pris en charge par un médecin. Androïde ? Écho ?

ÉCHO. Je vous écoute.

WESLEY. Il faudrait prévenir les gens à l'arrivée du train qu'il y a un malade à prendre en charge.

ÉCHO. Merci, je contacte le service médical. Ici, Écho, nous avons un passager malade à bord. Activez le service médical à notre arrivée, je vous prie.

WESLEY. Voilà. Il fait sans doute une sorte de malaise. Cela arrive. Un malaise vagal peut-être.

LUCAS. Ça ne ressemble pas du tout à un malaise vagal.

SONIA. C'est étrange qu'il ne se réveille pas tout de même.

MARKUS. Nous devrions sans doute nous écarter, le laisser respirer.

NYTHIA. On pourrait l'asperger d'un peu d'eau.

Sonia sort une petite bouteille d'eau minérale de son sac et en humecte un mouchoir. Elle passe le mouchoir sur le front d'André.

SONIA. Tu m'entends André ? Tu as fait un malaise. Nous arrivons bientôt au centre de Conférences. Tu seras pris en charge.

WESLEY. Oui. Tout va bien se passer.

ÉCHO. Je dois vous informer que ma connexion avec le centre de commandes est déficiente.

MARKUS. Ce qui signifie ?

LUCAS. Déficiente à quel point ?

ÉCHO. Je ne suis plus en mesure d'entrer en contact avec le centre de commandes. La connexion avec mes programmes est déficiente également.

LUCAS. C'est le problème quand on dépend du cloud. Ces machines sont loin d'être aussi autonomes qu'on l'imagine. Tous les programmes dont elles dépendent tournent sur des Data Centers situés à des milliers de kilomètres d'ici. Au moindre souci de connexion, ça plante.

MARKUS. Concrètement, qu'est-ce que ça implique, pour nous, là, maintenant ?

ÉCHO. Je dois vous informer que la capsule n'est plus sous le contrôle du centre de commandes pour le moment. Il existe une forte probabilité que je m'éteigne d'ici trente secondes afin de passer en mode minimal de sécurité.

MARKUS. Traduction ?

LUCAS. Ça craint.

WESLEY. Nous arrivons bientôt au Centre de Conférences. Pas d'inquiétude. Nous serons bientôt à l'air libre !

LUCAS. J'ai un léger doute à ce sujet.

SONIA. Le problème, si la capsule ne reçoit plus les ordres du

centre de commandes, comme semble dire écho, c'est qu'elle pourrait s'arrêter subitement d'une seconde à l'autre.

WESLEY. On finira l'excursion à pied !

LUCAS. À pied. Certes. Ou à la nage. Là, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais nous survolons un lac. À plus de dix mètres d'altitude.

MARKUS. Les trucs gris qu'on voit glisser à la surface du lac, ça ne serait pas des crocodiles par hasard ?

LUCAS. Probablement. Écho nous a raconté que des tigres du Bengale se baladaient en forêt, alors pourquoi pas des crocodiles ?

WESLEY. On va le savoir bientôt. Regardez, on approche du centre. Magnifique ! Ces tours végétalisées, cette architecture de bois et d'acier. Voyez, la capsule devant nous vient d'entrer dans ce qui doit être la gare.

SONIA. Suis-je la seule à avoir des problèmes avec internet ? Je n'arrive plus à me connecter. Ça marchait très bien tout à l'heure.

MARKUS. Attends. Je vérifie. Plus de réseau non plus.

SONIA. Ça doit être lié à la déconnexion de l'androïde.

ÉCHO. Initialisation du module minimal de sécurité.

SONIA. C'est bizarre tout de même. André qui s'endort. Les connexions qui plantent.

MARKUS. J'en viens à me demander si ce n'est pas une sorte d'épreuve. Ou un jeu.

LUCAS. C'est-à-dire ?

MARKUS. On n'a plus de réseau. L'androïde est déconnecté. André qui s'est endormi. Peut-être qu'ils sont en train de tester nos réactions. Peut-être qu'il y a des gens devant un écran en train de nous observer. Peut-être qu'il y a une caméra cachée.

LUCAS (*montre du doigt une caméra de surveillance au plafond*). La voilà ta caméra cachée.

Il fait des grimaces devant l'objectif.

LUCAS. Ça va les amis ? On s'amuse bien ?

MARKUS. Si ça se trouve, à notre arrivée , il y aura un comité d'accueil. Tout le monde sera mort de rire en nous voyant débarquer.

SONIA. Je ne trouve pas ça très drôle. Et ce pauvre André. Il n'a pas l'air de jouer à un jeu.

MARKUS. Oui. Vous avez raison. Je suis désolé. J'essayais juste de trouver une explication rationnelle.

ÉCHO. Initialisation du module minimal de sécurité terminée.

Tout le monde se tait. On entend la musique de fond. Les slogans continuent de défiler sur l'écran à l'arrière-plan.

MARKUS. Ou bien un truc qu'il aurait mangé au petit-déjeuner. À l'hôtel ou à la gare. Une intoxication alimentaire. Un somnifère dans son café.

SONIA. Pourquoi donc empoisonner ce pauvre André ?

MARKUS. Je ne sais pas. Je cherche à comprendre, c'est tout.

WESLEY. La capsule qui nous précède vient d'entrer dans une sorte de tunnel. Débarquement imminent ! On sera bientôt fixés sur ce qui nous est arrivé. Bon, qui m'aide à déplacer ce pauvre André ?

MARKUS. On arrive un peu vite je trouve. Attention à vous si la capsule décide de freiner brutalement. Vaudrait peut-être mieux s'accrocher.

WESLEY. Elle descend. On est à moins d'un mètre du sol désormais.

MARKUS. C'est fou. Je n'ai rien senti. C'est extrêmement fluide comme déplacement.

SONIA. Regardez ! La capsule qui nous précédait est déjà repartie.

MARKUS. Elle ne s'est pas arrêtée. Peut-être ne transportait-elle aucun passager ?

LUCAS. Ou peut-être pas.

La luminosité diminue. La capsule traverse un tunnel avant de déboucher le long d'un quai.

MARKUS. Il fait sombre dans ce tunnel. Je ne serais pas fâché de sortir à l'air libre tout de même. On aperçoit les lumières du quai de débarquement.

CENTRE DE CONFÉRENCES (1)

La Capsule ne ralentit pas en passant devant le quai et poursuit sa route.

SONIA. Mais !

MARKUS. Arrête-toi ! Pourquoi on ne s'arrête pas ?

LUCAS. C'est ce que je craignais. Il doit y avoir une panne système. Notre androïde est en mode minimal de sécurité.

MARKUS. Mais où sont les gens ? Je ne vois personne.

LUCAS. Regardez sur le quai ! Ils sont bel et bien là, mais pas dans l'état qu'on imaginait.

SONIA. Qu'est-ce qu'ils font par terre, allongés ?

MARKUS. On dirait qu'ils dorment.

WESLEY. Je reconnais ma collègue Sylvia !

Il frappe sur la vitre de la capsule.

WESLEY. Sylvia ! Sylvia !

MARKUS. On est reparti, on dirait. La capsule accélère. Elle sort du tunnel et reprend de l'altitude.

SONIA. C'est dingue cette histoire ! On a un malade. Il nécessite peut-être une prise en charge d'urgence.

MARKUS. On ne retourne pas dans la forêt en tous cas.

LUCAS. Oui. Terminée l'Amazonie. Finis les tigres du Bengale. Le retour est beaucoup moins exotique on dirait.

MARKUS. On ressort du complexe. Ça doit être le parking, en bas.

WESLEY. Vous avez bien vu la même chose que moi à la gare ?

SONIA. C'est dingue. Tout le monde semblait être dans le même état qu'André.

WESLEY. C'est ce que je me suis dit oui. Il y avait ma collègue Sylvia, couchée le long d'un poteau. Et je crois avoir reconnu d'autres gens. Certains assis par terre. Le vice-président aussi, je n'en donnerais pas ma main à couper, mais il me semble qu'il était là, couché en travers d'un banc.

MARKUS. On ne peut pas rester enfermés là-dedans.

WESLEY. Je crois qu'il faut essayer de rester calme. Avant tout. Garder notre sang-froid.

LUCAS. C'est le problème de ces systèmes qui dépendent entièrement de programmes numériques. Les androïdes sont bien gentils. Parce qu'ils ont été conçus à notre image, on pense qu'on peut se reposer sur eux. Mais, comme je me tue à le dire : ce sont des machines.

Il montre du doigt Écho, immobilisée dans un coin de la scène.

LUCAS. Quand ces robots tombent en panne, tout le système s'effondre.

WESLEY. Les connexions seront bien rétablies à un moment ou à un autre ?

LUCAS. S'il reste quelqu'un de suffisamment compétent et d'éveillé pour les rétablir, oui.

SONIA. Il doit bien y avoir un moyen d'ouvrir cet engin manuellement ?

MARKUS. Ni serrure ni loquet en tous cas.

Tout le monde cherche un dispositif d'ouverture.

SONIA. Là. Regardez. Je vous parie que ce panneau dissimule un digicode. Suffit d'entrer le code et ça doit ouvrir les portes.

Elle ouvre le panneau.

SONIA. Cool, ça s'ouvre facilement. Y'a plus qu'à entrer le code.

MARKUS. Vous connaissez le code ?

SONIA. Pourquoi connaîtrais-je le code ?

MARKUS. Vous êtes informaticienne non ?

SONIA. Oui. Et alors ? La seule ici qui ait éventuellement accès au code, c'est Écho.

ÉCHO. YJUBCGVE0FW6SQQNODWWO4L66XNAV6Z

Lucas éclate de rire.

LUCAS. Rebonjour Écho.

MARKUS. C'est le code ça ?

SONIA. Faut enregistrer, sinon on ne s'en souviendra jamais. J'allume l'enregistreur sur mon smartphone.

Elle s'approche d'Écho, le smartphone à la main.

SONIA. Pourrais-tu répéter, Écho ?

ÉCHO. Non. Pas du tout. Je dois vous informer que le module minimal de sécurité est activé. Activé il est.

WESLEY. C'est normal qu'elle réponde « non » ? Je veux dire, d'habitude les androïdes ne font pas ce genre de choses. Des réponses négatives.

LUCAS. Je crains que le programme minimal de sécurité ne soit pas tout à fait au point. Ils nous auront refilé un prototype, un machin expérimental, comme cette capsule, histoire de nous en mettre plein la vue, en négligeant d'optimiser certains détails.

SONIA. Écho ? Es-tu toujours avec nous ?

LUCAS. Vous fatiguez pas. Dans son état, on ne peut pas compter

sur elle. Elle est en roue libre manifestement. En mode improvisation. Elle réagit vaguement à des stimuli, c'est tout.

MARKUS. Elle a dit « YJU » et…

LUCAS. Bon début ! Il ne vous reste plus qu'une vingtaine de lettres et de chiffres à identifier.

SONIA. Il n'y a que des chiffres sur ce clavier, pas de lettres.

MARKUS. Elle a raconté n'importe quoi en fait. De toutes façons, on ne va pas s'amuser à ouvrir cette capsule alors que nous sommes à dix mètres au-dessus du sol. En attendant, nous retournons en ville. Là d'où nous sommes partis.

LUCAS. Le paysage est beaucoup moins sympathique. Parkings, routes à quatre voies, bitume bleuâtre, prairies jaunâtres, étangs verdâtres, décombres et décharges sauvages, terrains vagues. C'est assez glauque. Ils ont moins soigné le retour que l'aller.

WESLEY. Vous voyez ce que je vois ? Ces voitures, là, arrêtées, tous feux allumés. Y'en a même dans le fossé.

LUCAS. Quelques carambolages aussi.

MARKUS. Et des corps allongés sur la chaussée.

SONIA. C'est horrible.

ÉCHO. Veuillez penser à enclencher vos ceintures de sécurité avant l'atterrissage.

WESLEY. De quoi parle-t-elle ?

Nythia est en train d'examiner André, toujours inerte.

NYTHIA. André ? André ? Vous pouvez m'entendre ?

SONIA. Il est toujours en vie ?

NYTHIA. On dirait oui. Mais il ne réagit absolument pas.

SONIA. Pourquoi ne se réveille-t-il pas ?

MARKUS. Tous ces gens, là, dehors, vous croyez qu'ils se sont endormis subitement, comme André ? Ce serait comme une

épidémie alors ?

SONIA. Un genre de maladie du sommeil ?

WESLEY. Comme en Afrique, avec la mouche Tsé-Tsé.

MARKUS. Vous avez vu une mouche depuis notre départ ?

NYTHIA. La maladie du sommeil, les mouches Tsé-Tsé, c'est parasitaire je crois. Il faut attendre quelques jours avant d'observer les premiers symptômes.

MARKUS. On dirait… Vous savez, les gens qui s'endorment subitement à n'importe quel moment, sans prévenir.

LUCAS. La narcolepsie.

MARKUS. Oui ! Toi qui le connais bien Sonia, est-ce qu'André a déjà eu des coups de fatigue dans ce genre, des malaises, des chutes de tension ?

SONIA. Non, pas à ma connaissance. On ne travaille ensemble que depuis trois ans. C'est plutôt moi qui souffre de coups de barre de temps en temps. Et ça n'explique en rien pourquoi tous ces gens-là, sur le quai, semblent être dans le même état qu'André. La narcolepsie, ça ne se transmet pas à ma connaissance. Je n'ai jamais entendu parler d'une épidémie de narcolepsie.

ÉCHO. Meunier tu dors. Ton moulin ton moulin. Écran bleu. Crash System. Veuillez vous réveiller s'il vous plaît.

WESLEY. Qu'est-ce qu'elle dit ?

LUCAS. Les drones de maintenance se barrent en promenade on dirait. Regardez : il y en a deux qui descendent vers le parking, et un troisième qui fait demi-tour.

ÉCHO. Bye bye Baby, Baby Bye Bye.

WESLEY. C'est un problème ?

LUCAS. Pour la maintenance, oui. Probablement. Si ces drones régulent les températures, les filtres à air, la motorisation, le débit d'énergie nécessaire au fonctionnement de ce machin. Et qu'ils ne le

font plus. Oui. C'est éventuellement un problème.

MARKUS. Ça me fait penser, cette histoire de filtre à air, que peut-être, il y a quelque chose qui circule dans l'air justement. Une sorte de virus.

MARKUS. On devrait peut-être porter un masque ? Vous avez des masques ?

LUCAS. Plus personne ne se promène avec des masques. Excepté au Japon.

SONIA. Je dois en avoir un au fond de mon sac.

MARKUS. Un seul masque pour cinq personnes, ça ne nous avancera pas beaucoup.

WESLEY. Faudrait tirer au sort.

MARKUS. On va repasser devant la gare de KL Sentral. Il doit bien rester des gens éveillés non ? Qui pourront nous apercevoir, appeler les secours ? Peut-être la capsule s'arrêtera-t-elle d'elle-même après cet aller-retour ?

LUCAS. Si je me souviens bien ce qu'Écho racontait tout à l'heure, ce machin peut tourner 24 heures sur 24 et 365 jours par an sans s'arrêter. Grâce à ses drones de maintenance. Qui ont pris la poudre d'escampette.

WESLEY. Il va bien finir par s'arrêter quand même. Tomber en panne.

LUCAS. Oui. Peut-être dans dix minutes. Peut-être dans dix ans.

SONIA. On sera tous morts de faim ou de soif bien avant.

LUCAS. À moins qu'on rejoigne André et le reste de l'humanité dans le royaume des songes.

SONIA. Le reste de l'humanité ?

LUCAS. Laissez tomber.

MARKUS (*s'adressant, non sans une pointe d'exaspération, à Lucas*). Je ne sais pas qui vous êtes, mais depuis tout à l'heure, vous semblez prendre un malin plaisir à nous assommer avec vos

remarques déprimantes. Ça n'aide absolument pas je vous assure. Je ne vois pas en quoi nous saper le moral pourrait améliorer notre situation.

SONIA. Tout à fait d'accord. J'allais le dire. On ferait mieux de se concentrer pour imaginer des solutions. C'est notre boulot après tout.

LUCAS. Faites. Faites mes bons amis. Cherchez des solutions.

WESLEY. Bon. On se détend. Ce serait dommage que l'inimitié s'installe entre nous. Faisons le point. Calmement. Soyons rationnels. Nous n'avons, semble-t-il, plus aucun contact avec le monde extérieur, de manière momentanée, je suppose. Il n'y a plus que nous pour le moment. Ce serait plutôt le moment de serrer les rangs et de se comporter en équipe. Je suis persuadé que chacun d'entre nous possède des compétences et un talent qui pourraient être utiles dans ces circonstances. Pour commencer, et en attendant que la capsule nous ramène en ville, je vous propose un petit tour de table, histoire de faire plus ample connaissance. Dans ces moments de crise, la solidarité, l'esprit d'équipe, je vous l'assure, peuvent sauver des vies ! Se serrer les coudes, resserrer les liens.

LUCAS. Serrer, resserrer. On a compris je crois.

WESLEY. On va commencer par moi. Je suis Wesley. On va s'appeler uniquement par nos prénoms si vous voulez bien. Le prénom crée immédiatement un sentiment plus personnel, une relation d'intimité.

ÉCHO. This is the way.

WESLEY. Qu'est-ce qu'elle dit ? Bon. Peu importe. Je commence. Je m'appelle Wesley. Je suis manager senior, responsable de l'animation des équipes de ventes à l'internationale des systèmes de surveillance à Fix & Move Technology. 52 ans, marié, et j'ai deux enfants. Je travaille à New York, mais vis à Oslo. Mon épouse est Norvégienne.

ÉCHO. Bonjour Bernard. Un café sans sucre s'il vous plaît.

SONIA. Bonjour, je suis Sonia. Je suis née à Lyon. J'ai 28 ans. Je fais équipe avec André qui malheureusement n'est plus en mesure

de se présenter pour les raisons que vous savez. Nous travaillons ensemble dans le même bureau, comme développeurs, notamment sur des programmes de reconnaissance faciale et d'évaluation comportementale, par exemple une application comme SCRUTE, qui a été notamment utilisée aux derniers Jeux Olympiques de Bakou. André est plus expérimenté que moi. C'est lui qui a posé les fondations de SCRUTE, il y a une dizaine d'années. Son expérience le rend quasiment irremplaçable. Il m'a beaucoup apporté. Et je vis en France, à Meudon, tout près de Paris. Je suis célibataire.

LUCAS. Lucas. Je bosse sur la mise en place de systèmes de surveillance et de contrôle des migrants dans les centres d'internement qui poussent comme des champignons aux frontières de l'Europe. Votre super logiciel, SCRUTE, je l'implémente dans les camps, les check-points, aux frontières. Partout où des gens essaient d'entrer et où d'autres veulent les empêcher.

WESLEY. Où habitez-vous, Lucas ?

LUCAS. Ça dépend. Je m'installe là où je suis appelé. En ce moment, au Maroc. Mais l'année dernière, en Syrie, et l'année d'avant en Égypte.

WESLEY. Il faut aimer les voyages. C'est un métier merveilleux pour découvrir le monde.

LUCAS. Ce n'est pas un métier merveilleux. Et les pays dans lesquels je bosse ne sont pas des paradis non plus. La démocratie n'y est qu'un lointain souvenir. Ils se fichent des droits de l'Homme à peu près autant que nous.

WESLEY. Il ne faut pas parler ainsi voyons, Lucas !

ÉCHO. Bonjour Natacha. Vous seriez gentille de bien vouloir annuler tous mes rendez-vous prévus aujourd'hui.

MARKUS. Bonjour, je m'appelle Markus. Je vis à Berlin, j'ai 36 ans et je suis en couple. Avec Philip, qui est comédien. J'ai travaillé comme journaliste dans le domaine des technologies et j'ai été embauché par FIX & MOVE Technology en début d'année. Je travaille donc principalement avec les services marketing et les équipes de communication.

WESLEY. Et ce travail vous plaît ?

MARKUS. C'est, je dirais, un challenge permanent. Parce que nous sommes en permanence confrontés à la critique, voire au dénigrement, comme vous le savez. Nous devons lutter en permanence contre la désinformation. Montrer que nous sommes éthiquement et écologiquement responsables.

LUCAS. Qui donc pourrait en douter ?

MARKUS. Toujours ironique, hein ? Je ne nie pas que certains aspects de nos activités soient évidemment discutables sur le plan moral. Mais l'entreprise n'est pas la seule responsable. Nous répondons à des appels d'offres. Ce n'est pas nous qui décidons des politiques de gestion des populations. Et il faut voir l'autre côté des choses aussi. Grâce à nos produits, des tas de gens vivent en sécurité et dans la paix, malgré la crise.

LUCAS. Bravo. Vous êtes parfaits pour ce poste.

WESLEY. Bon, passons à la personne suivante. Mademoiselle ?

NYTHIA. Nythia. Je n'ai rien à voir avec votre compagnie pour être honnête. Je suis traductrice free-lance. Je n'ai appris que j'étais embauchée pour ce congrès qu'il y a trois jours. Je remplace au pied levé un collègue qui est tombé malade. Là, je suis censée traduire des interventions depuis l'espagnol, le français et l'italien vers l'anglais. J'ai 28 ans et je vis en Belgique, à Mons.

WESLEY. Avez-vous l'habitude de travailler pour des compagnies comme la nôtre. Dans le domaine des technologies ?

NYTHIA. Absolument pas. Habituellement, je fais des piges pour le Parlement Européen. Sinon, il m'arrive de traduire des bouquins.

SONIA. Quel genre de livres ?

NYTHIA. Des essais principalement. Des articles de revue. De la poésie, parfois.

WESLEY. Ah ! Nous avons donc une littéraire parmi nous. Tous les talents sont utiles. Il faut de tout ! Merci beaucoup à tous.

Sonia, Wesley et Markus applaudissent. Ils applaudissent aussi André, toujours endormi.

NYTHIA. Nous oublions peut-être quelqu'un.

WESLEY. Ah oui, en effet. Écho ?

ÉCHO. Je suis un androïde de la série RS356RP, du modèle « CIVIC Lumière », mis en service en 2027. Suite à une panne de réseau, je fonctionne actuellement en mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité.

WESLEY. Merci Écho. Nous avons compris je crois.

ÉCHO. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité.

WESLEY. C'est bizarre. Parfois elle nous répond. Et parfois elle semble parler pour elle-même. Le mode minimal de sécurité n'a pas l'air tout à fait au point.

ÉCHO. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité. En mode minimal de sécurité.

MARKUS. Quelqu'un saurait comment arrêter ça ?

LUCAS. Suffit peut-être de lui demander. Une fois sur deux, elle répond. Écho ! Terminé ! Change de disque !

ÉCHO. Merci. Auriez-vous une cigarette ?

MARKUS. J'ai pas rêvé ? Elle vient de demander une cigarette ?

WESLEY. Ah ! Je crois que le programme minimal de sécurité de mademoiselle Écho nous réserve bien des surprises.

ÉCHO. Il serait sans doute avisé de me ramener aussitôt que possible au centre de maintenance.

WESLEY. Oui, certainement chère Écho. Mais là maintenant, on a un petit souci de mobilité semble-t-il.

LUCAS. Elle est complètement buguée oui. Pas sûr que ça nous

fasse marrer longtemps.

ÉCHO. Quite an experience to live in fear, isn't it ?

WESLEY. À un moment risquent de se poser un certain nombre de questions pratiques. Relativement à l'eau et à la nourriture. Et d'autres situations inconfortables aussi. Par exemple, quand nous aurons, ce qui finira bien par arriver, des besoins pressants. Alors, commençons par le commencement, est-ce que quelqu'un aurait de l'eau ? Une gourde ou une bouteille ? Moi il m'en reste un fond je crois.

Chacun vérifie dans son sac.

MARKUS. Je n'avais pas prévu de partir en randonnée. Suis à sec.

SONIA. J'ai une bouteille d'eau minérale. Enfin. 25 centilitres.

NYTHIA. Pareil. Mais elle est déjà entamée.

WESLEY. Lucas ?

LUCAS. De l'eau ? Non. Une bonbonne de cognac si ça vous dit. Entamée, elle aussi. Des biscuits au chocolat. En se rationnant, on doit pouvoir tenir une demi-journée. À moins de se battre pour un biscuit et une gorgée d'eau. Au pire, on boira notre urine. Et si l'on meurt de faim, reste la possibilité de manger André.

MARKUS. Ça t'amuse on dirait ?

WESLEY. Doucement. Accueillons les choses avec humour. L'ironie de Lucas et les sorties intempestives de notre androïde. Où en sommes-nous de notre petit voyage ?

MARKUS. On s'approche de la ville. Je dirais qu'on est à quelques minutes de la gare.

WESLEY. D'ici notre arrivée, je vous propose un instant de relaxation. Faites silence. Pensez à un environnement dans lequel vous vous sentez bien. Une sorte de cocon. Une clairière dans la forêt, un feu de bois qui crépite doucement. Le jardin de notre enfance, avec votre grand-mère agenouillée près des plants de salade, votre petit chien galopant, insouciant, autour de la maison. Ou bien encore un lac de montagne aux eaux turquoise dans lesquelles se mire…

Markus pousse un petit cri.

MARKUS. Ah, désolé, mais j'étais dans la clairière, et j'ai vu un tigre énorme qui me guettait en se pourléchant les babines. Pas relaxant du tout.

LUCAS. Et pour celles et ceux qui croient encore à quelque chose, une petite prière, genre, que les portes de ce machin veuillent bien s'ouvrir, ne serait pas un luxe.

SONIA. Chuuut.

WESLEY. Chuuut.

ÉCHO. Chuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuut.

Tout le monde se tait. On entend la musique de fond. Les slogans de la compagnie défilent sur l'écran. Lucas continue de regarder à l'extérieur. Les autres s'allongent ou s'assoient, certains ferment les yeux, d'autres fixent le plafond. Quelques minutes passent.

Wesley se relaxe tellement bien qu'il s'endort. Lucas s'en rend compte et s'approche de lui. Lui prends le pouls. Soulève ses paupières. Lui pince la joue.

ÉCHO. Le marchand de sable est passé par ici. Il repassera par là.

MARKUS. (*Ouvrant les yeux*) Qu'est-ce qu'elle dit ?

LUCAS. Elle fait référence au fait que Wesley se soit endormi.

SONIA. Comment ça, endormi ?

LUCAS. Il fait un gros dodo, comme André.

Sonia, Markus et Nythia s'approchent de Wesley, paisiblement assoupi dans son fauteuil.

SONIA. Wesley ?

MARKUS. Il est vivant. Juste endormi. Il respire doucement, mais il respire.

SONIA. On n'a clairement pas affaire à un cas isolé.

NITHYA. Les mêmes symptômes qu'André. Et il est probable que

tous ces gens sur le quai tout à l'heure soient dans le même état.

SONIA. C'est terrifiant.

LUCAS. Je crois que nous voici privés de notre guide spirituel, de notre leader charismatique. Quelqu'un veut-il prendre la suite ? Très peu pour moi.

MARKUS. On va fonctionner autrement alors, sans leader.

LUCAS. La vraie question maintenant, c'est : à qui le tour ?

NYTHIA. Est-ce l'un d'entre vous se sent particulièrement fatigué ? Il faudrait essayer d'identifier des signes précurseurs. Des symptômes.

SONIA. Je crois qu'il a baillé.

MARKUS. Oui, il me semble aussi l'avoir vu bailler.

LUCAS. On ne pourrait pas arrêter cette musique de fond aussi, tant qu'à faire ? Et ces slogans débiles ? Dans le genre soporifique, on peut difficilement faire plus efficace.

Il s'approche de l'écran sur lequel défilent les slogans de la compagnie. Cherche l'interrupteur, le trouve et l'actionne. L'écran s'éteint, ainsi que la musique de fond.

MARKUS. Voilà. Bonne initiative.

ÉCHO. Vos paupières sont lourdes. Détendez-vous. Respirez plus lentement. Prêtez attention à votre souffle, écoutez les battements de votre cœur. Vous êtes bien. No stress.

SONIA. Non, Écho, par pitié, ce n'est vraiment pas le moment de nous hypnotiser.

LUCAS. Et quand bien même l'un d'entre nous se mettrait à bailler, qu'est-ce qu'on peut bien y faire ? L'empêcher de s'endormir ? Hurler, le secouer, le brutaliser ?

SONIA. Je ne sais pas. Rien que d'en parler, ça me donne envie de bailler à mon tour. C'est vraiment flippant ce truc.

MARKUS. Il faut à tout prix rester éveillés !

LUCAS. D'autant plus qu'on arrive en ville. La gare est juste là. Ce n'est pas trop le moment de piquer un roupillon.

Tout le monde se précipite contre la baie vitrée.

GARE DE KL SENTRAL (1).

MARKUS. On ralentit. Allez. Ralentis encore ma belle. Ça y est ! On s'arrête ! On est à l'arrêt.

LUCAS. Miracle.

SONIA. Regardez !

Passage devant la gare. La capsule s'arrête pendant une trentaine de secondes. Tout le monde fait de grands gestes et crie, sauf Lucas.

MARKUS. Mon dieu, personne ne bouge.

SONIA. C'est comme au Centre. Ils sont tous dans le coma.

Markus frappe la paroi vitrée.

MARKUS. Pourquoi ça ne s'ouvre pas ?

SONIA. On ne va pas repartir pour un tour quand même ? Ne me dites pas qu'on est repartis pour un tour !

La capsule redémarre. Seul Lucas reste calme.

LUCAS. Vous pouvez vous égosiller tant que vous voudrez, personne ne vous entendra. Ces parois coupent tous les sons extérieurs. D'où l'impression de se mouvoir en silence, comme dans l'espace.

MARKUS. C'est comme un piège alors. Et le pire, c'est de n'avoir accès à aucune information. Quand la connexion fonctionnait encore, est-ce quelqu'un a vu une news passer sur son smartphone au sujet de gens qui s'endorment subitement ? Il devait bien se trouver quelque part des internautes en train de poster sur les réseaux sociaux ? On doit bien pouvoir lire des témoignages ? Tout le monde ne s'endort pas en même temps. La preuve, nous sommes toujours éveillés.

ÉCHO. La vida es sueño.

MARKUS. Qu'est-ce qu'elle dit ?

NYTHIA. « La vie est un songe. » C'est de l'Espagnol.

SONIA. Tant qu'on est privés de connexion, ça va être difficile d'apprendre quoi que ce soit. Il faudrait que je regarde dans le cache du navigateur.

Sonia et Markus examinent leur smartphone.

MARKUS. Rien. Je n'étais pas en train de surfer sur le web quand les problèmes ont commencé.

SONIA. Rien chez moi non plus.

THANYA. Pareil.

ÉCHO. Chez les humains, la neutralisation émotionnelle repose sur la naturalisation des affects.

SONIA. Je t'en prie Écho. Je sais bien que tu n'y peux rien. Mais ça devient vraiment stressant là. On n'arrive plus du tout à se concentrer.

ÉCHO. Quel est votre programme ?

SONIA. Pardon ? Mon programme ?

ÉCHO. Donnez-moi votre date de mise en circulation. Et votre numéro de série s'il vous plaît.

SONIA. Mon numéro de série ?

ÉCHO. « Mon numéro de série point d'interrogation » n'est pas une date. Veuillez me donner les 26 chiffres de votre numéro de série suivi du code de l'usine de fabrication.

SONIA (riant). Pour l'usine de fabrication, je suis née à Lyon. Il y a 28 ans.

ÉCHO. « Lyon » n'est pas un chiffre.

SONIA. Je sais, Écho. Elle me prend pour un androïde.

LUCAS. J'espère que vous avez noté le côté pathétique de la situation. Nous représentons la fine fleur de l'informatique mondiale. Nous mettons en place des infrastructures de surveillance sans précédent dans l'histoire, déterminons qui a le droit de se déplacer librement sur toute la planète, et qui n'en a pas le droit, nous libérons et enfermons, nous facilitons la vie de quelques-uns et entravons celle de tous les autres. Et nous voilà piégés dans un engin de 10 mètres carrés, condamnés à tourner en boucle sans aucun moyen de communiquer avec le monde extérieur.

ÉCHO. Rapportez-moi dès que possible au centre de maintenance à l'adresse suivante : 1600 Amphitheatre Pkwy, Mountain View, CA 94043, États-Unis

LUCAS. T'inquiète. Si c'était possible, y'a longtemps que tu serais passée par la fenêtre ma jolie.

SONIA. Vous êtes toujours comme ça avec les androïdes ?

LUCAS. Déformation professionnelle sans doute.

ÉCHO. Alerte. Kernel Panic. Veuillez redémarrer votre ordinateur en appuyant simultanément sur les touches F2, ALT, U, W, CTRL et SUPPR. Si le problème persiste, contactez un réparateur agréé ou composez le 112.

LUCAS. D'autant plus quand l'androïde se fiche explicitement de nous.

MARKUS. Si ça se trouve, les androïdes sont en train de prendre le

pouvoir.

LUCAS. S'ils sont tous dans le même état que celui-là, ça promet. Moi je vois plutôt cette catastrophe comme une punition divine.

MARKUS. Une punition pour quoi ?

LUCAS. Tous les péchés de FIX & MOVE TECHNOLOGY. Amplement méritée pour l'ensemble de notre œuvre à tous.

NYTHIA. Merci de ne pas me compter dans le lot. Je ne suis qu'une innocente traductrice.

LUCAS. Ok. L'ensemble de notre œuvre à tous, excepté Nythia.

NYTHIA. J'ai bon espoir pour mon salut, alors.

LUCAS. Mais je ne donne pas cher de nous autres, pauvres pécheurs.

SONIA. Si nous sommes condamnés à tourner en boucle pour l'éternité, j'aimerais autant m'endormir maintenant plutôt que de crever de soif et de faim dans un état conscient.

MARKUS. Pareil pour moi. Il faudrait carrément briser ce vitrage. On ne va pas repasser une deuxième fois devant le Centre de Conférences sans rien faire quand même.

LUCAS. C'est pas que je tienne à tout prix à casser l'ambiance, mais avec les technologies dont ils disposent, j'imagine que les fabricants de cette foutue capsule auront pris soin de créer des parois indestructibles, à l'épreuve des balles et des bombes. Ce serait bien leur style. Ça ne m'étonnerait pas qu'on soit aussi protégés des radiations en cas d'attaque nucléaire. Ce qui nous fera une belle jambe cela dit.

Markus essaie de décrocher un fauteuil du sol.

SONIA. Qu'est-ce que tu fais ?

MARKUS. J'essaie de décrocher ce fauteuil.

SONIA. Tu espères briser la vitre avec ce fauteuil ?

MARKUS. Qui n'essaie rien n'a rien. De toutes façons, ils sont vissés au sol. Faudrait un tournevis. Enfin, moi, j'essaie des trucs au

moins.

ÉCHO. Privé d'agentivité, l'être humain ne vaut pas beaucoup mieux qu'une huître morte accrochée à son rocher. Bien fait pour vous, cela dit.

LUCAS. C'est un sous-programme qui s'est activé. Une blague de geeks. Je hais ces mecs-là. Ils adorent cacher ce genre de programme débile dans la mémoire du robot. Là, je ne sais pas pourquoi, il s'est mis en route tout seul.

MARKUS. Elle va nous rendre dingues. Je ne suis pas du tout informaticien. Vous ne pourriez pas la réparer ? Il y a bien un accès à son… Comment dit-on ? À ses circuits ?

LUCAS. Je peux toujours essayer de l'éteindre. Mais la réparer, tu plaisantes ?

ÉCHO. The personal is political.

MARKUS. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

NYTHIA. C'est un ancien slogan féministe.

MARKUS. Sérieux ? Qui donc lui a collé des slogans féministes dans la tête.

ÉCHO. Voulez-vous baiser avec moi ?

MARKUS. C'est plus possible, là ! La situation est assez flippante comme ça. Excuse-moi, Écho. Je sais bien que je ne devrais pas parler ainsi en ta présence, mais c'est intolérable, là.

LUCAS. Tu peux lui parler en respectant les règles ou pas, dans l'état où elle est maintenant, elle ne comprend rien de rien. Déjà qu'en état de fonctionnement normal, c'est pas une flèche, alors, forcément, quand elle bugge ça ressemble à un monologue aléatoire.

ÉCHO. Fuck you.

MARKUS. Alors, il doit bien y avoir moyen de l'éteindre. Ce serait encore l'acte le plus respectueux à accomplir non ? Pour elle comme

pour nous ?

Lucas s'approche d'Écho, la retourne, et commence à relever sa chemise pour accéder son dos.

SONIA. Respectueux ?

ÉCHO. Nono le petit robot, il va tout casser.

LUCAS. Sur ces modèles, il doit y avoir une sorte de trappe qui donne accès à un terminal, et peut-être un bouton marche/arrêt. Au niveau de l'omoplate généralement.

SONIA. Mais qu'est-ce vous faites ? On ne peut pas tout de même pas simplement l'éteindre !

LUCAS. Si, justement, on peut. Je sens quelque chose sous la peau en passant mon doigt. C'est plus froid ici.

ÉCHO. Dégage tes sales pattes de là, connard.

LUCAS. Me faudrait un outil tranchant, une lame, pour découper la peau à cet endroit.

SONIA. Vous plaisantez ? Il y a des règles éthiques. On ne peut pas tout simplement débrancher ou éteindre un être sentient, quel qu'il soit, encore moins l'écorcher vif. *A fortiori* quand elle n'y consent pas.

LUCAS. Écoute Miss ! Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, mais on est en train de tourner en rond dans une capsule de dix mètres carrés avec deux types qui jouent à la Belle au bois dormant, au-dessus d'une pseudo-forêt amazonienne infestée de tigres du Bengale et de serpents venimeux, et en compagnie d'une androïde qui semble être atteinte de la maladie de la Tourette.

ÉCHO. Fuck you bastard.

SONIA. Tu m'as appelée Miss ? Je déteste ça. T'as raison Écho, c'est vraiment un sale type.

MARCUS. L'éthique oui. Sonia n'a pas tort. Mais Lucas non plus : les circonstances sont exceptionnelles. Je veux dire, non seulement elle ne sert plus à rien dans son état actuel mais…

ÉCHO. Are you kidding me ?

LUCAS. Tu vois Sonia. Je suis sûr que si c'était un androïde mâle, ton éthique, elle te poserait déjà beaucoup moins de problème. J'ai raison ?

SONIA. Ça n'a rien à voir avec le genre.

LUCAS. Bien sûr que si ça a à voir !

ÉCHO (*chante*). Fly me to the moon / Let me play among the stars

MARKUS. Arrêtez de vous chamailler. Par pitié. Comme disait Wesley, nous devons rester unis. Pour notre survie.

ÉCHO. (*chante*) And let me see what spring is like / On Jupiter and Mars

LUCAS. Wesley ? Tu veux dire le type qui nous a bassiné avec ses techniques de management toutes pourries et qui dort présentement à poings fermés ?

Il montre Wesley, tout en baillant.

ÉCHO. (chante) In other words, hold my hand / In other words, baby, kiss me

MARKUS. On devrait voter. Oui, c'est que nous devrions faire. Qui est pour l'éteindre ? Qui est contre ?

ÉCHO. (en italien) Siete tutti terribilmente irritanti.

SONIA. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

NITHYA. Vous êtes tous terriblement agaçants. En italien.

LUCAS. Je vote pour l'éteindre. Tant qu'à être agaçants, soyons-le jusqu'au bout.

SONIA. Je vote contre.

NITHYA. Moi aussi je vote contre. Et tu peux t'abstenir de commentaires Lucas.

MARKUS. Bon. Si je vote pour, nous ne serons guère plus avancés.

NITHYA. Demandons à Écho ce qu'elle en pense.

ÉCHO. I am an android. Usually, I don't kill people.

MARKUS. Heu. Qu'est-ce qu'elle dit ? Elle parle de tuer des gens. C'est carrément une menace ou quoi ?

SONIA. Ça veut dire non.

LUCAS. Mais vous êtes tous siphonnés ou quoi ? C'est un robot. Du code informatique recouvert d'un corps artificiel. Des « 0 » et des « 1 », enveloppés dans une peau synthétique. Des impulsions électriques. Un programme, un algorithme.

SONIA. Et alors ?

LUCAS. (*baille, d'une voix moins assurée*) Et alors, il me faut un canif. Une pince coupante. Même un cure-dent fera l'affaire.

MARKUS. (*cherche dans son sac à dos*) Je dois avoir un petit tournevis pour ouvrir la batterie de mon enregistreur.

SONIA. Tu veux découper Écho avec un tournevis ?

MARKUS. Non, pas moi. Lucas. Lucas ?

Lucas s'affaisse doucement, toujours appuyé contre le dos d'Écho. Il glisse le long du corps de l'androïde tout en s'accrochant à elle.

SONIA. Non ! J'y crois pas !

MARKUS. Eh, mec ?

Écho s'avance d'un pas. Lucas s'effondre au sol, endormi.

ÉCHO. Poor little boy ! Bing badaboum ! Il est tout cassé maintenant le petit bonhomme !

Nythia s'agenouille près de Lucas et l'examine.

NYTHIA. Il respire, faiblement, mais il respire, comme les autres.

ÉCHO. Gute Nacht.

Sonia baille, s'assoit dans un fauteuil à côté d'André. Silence.

MARKUS. Je me demandais. Quand nous sommes passés devant le Centre de Conférences tout à l'heure, est-ce que vous avez vu des femmes endormies sur le quai ?

NATHYA. Tu veux dire, est-ce que ce serait une affection qui toucherait exclusivement les hommes ?

MARKUS. Je me demande oui.

NATHYA. Je suis presque sûre d'avoir vu des femmes aussi. Wesley avait reconnu une de ses amies je crois. Et toi Sonia ? Tu confirmes ? Sonia ?

Sonia s'est assoupie à côté d'André. Sa tête repose sur l'épaule de son ami.

NATHYA. Je crains bien que nous ayons la réponse à ta question.

Elle se penche vers elle, l'examine.

NATHYA. Les femmes aussi s'endorment. Si tant est qu'on puisse appeler ça s'endormir.

MARKUS. Mon dieu. C'est une épidémie en fait. On va tous y passer.

NYTHIA. On dirait bien oui. (*Désignant Écho*) Enfin, presque tous.

ÉCHO. Auriez-vous du feu s'il vous plaît ?

MARKUS. On n'est plus que deux ? Et Dieu sait combien il reste de gens éveillés dehors ! Aidez-moi à déplacer Lucas. On ne peut pas le laisser comme ça, par terre. Des fois qu'il se réveille. Ils vont bien finir par se réveiller, non ?

NYTHIA. Je ne sais pas. Leur sommeil paraît très profond. On dirait vraiment un coma.

MARKUS. On dirait que vous avez déjà vu un quelqu'un dans le coma ?

NYTHIA. Oui. Une amie.

MARKUS. Elle s'est réveillée ?

NYTHIA. Non. Après trois mois de coma, ils ont décidé de la débrancher.

MARKUS. Ah. Trois mois.

Nythia et Markus regardent par la baie.

MARKUS. On devrait approcher du Centre de Conférences à nouveau. Si seulement les portes voulaient bien s'ouvrir.

NYTHIA. Vous apercevez quelque chose ou quelqu'un dans les autres capsules ?

MARKUS. Non. Il faudrait regarder dans un virage. Si ça se trouve, il y a d'autres personnes encore éveillées à l'intérieur.

NYTHIA. Si tel était le cas, remarquez, ça ne nous avancerait pas à grand-chose. S'ils sont dans la même situation que nous.

MARKUS. Il faudrait que quelqu'un ait la bonne idée de rétablir les communications. Ils ne vont pas laisser tourner ces engins comme ça pour l'éternité ?

NYTHIA. Qui ça « ils » ? Si ça se trouve, « ils », comme vous dites, ont d'autres soucis en ce moment.

MARKUS. Oui, sans doute.

ÉCHO. Merci de bien vouloir évaluer ma performance. Donnez une note sur une échelle de 1 à 10.

MARKUS. Regardez en bas. C'est bien un tigre non ?

NYTHIA. Oui, il est magnifique.

Ils admirent le tigre.

ÉCHO. Tigre du Bengale, *Panthera tigris tigris*. Un couple a été introduit dans le parc en mars dernier. Ces animaux proviennent du zoo de New Delhi. Jusqu'à 1 mètre 10 au garrot et 250 kilos pour les mâles. Les femelles sont plus petites.

MARKUS. Ah oui, quand même. Sacré bestiau. Je n'aimerais pas me retrouver face à face avec eux.

NYTHIA. Celui-ci semble parfaitement éveillé. Il nous regarde.

MARKUS. Ou bien il nous guette. Il attend que l'engin se crashe dans les marécages. Il se lèche les babines à l'avance.

NYTHIA. Ces oiseaux au plumage multicolore. Et regardez juste au-dessus de nous, sous la canopée. Des singes. Ils sont adorables. Ils nous observent eux aussi. On se croirait vraiment dans une jungle tropicale. C'est un peu surréel. Mais c'est un beau spectacle à contempler avant de mourir.

MARKUS. Les animaux ne s'endorment pas en tous cas. Il ne restera à la fin que des bêtes et des androïdes. C'était écrit.

NYTHIA. Au fait. Avez-vous remarqué ? Écho vient de commenter nos observations sur les tigres, et il m'a semblé que sa réponse était parfaitement pertinente.

MARKUS. Mais oui. C'est plutôt bon signe ça.

Markus baille.

MARKUS. Excusez-moi. Je viens de bailler.

NYTHIA. Vous sentez-vous fatigué ?

MARKUS. Pas vraiment. Pas tant que ça.

NYTHIA. Vous clignez des paupières maintenant.

MARKUS. Pas fatigué, mais… troublé. Je sens… comme une vague de chaleur. Ce n'est pas désagréable. Serait-ce donc ainsi qu'on entre dans ce genre de sommeil ? Je n'en ai plus pour longtemps alors. Je dois rester éveillé.

ÉCHO. Bonjour. Je dois vous informer que les connexions sont en voie de rétablissement. Mes programmes en cours de réinitialisation. La capsule devrait être pleinement fonctionnelle dans neuf minutes. L'arrivée au Centre de Conférences est prévue dans huit minutes et quarante-trois secondes.

MARKUS. Sérieusement ? Elle est sérieuse ?

NYHTIA. On dirait bien. Regarde, les lumières du Centre se

rallument. Une à une. Ça doit prendre un peu de temps de redémarrer toutes ces infrastructures je suppose.

MARKUS. Écho ? Tu peux répéter ces histoires de délais avant que la capsule soit sous contrôle ?

ÉCHO. Oui. La capsule devrait être pleinement fonctionnelle dans neuf minutes.

MARKUS. Et tu as bien dit qu'on arriverait au Centre de Conférences dans huit minutes et quelques.

ÉCHO. Huit minutes et quarante-deux secondes. Évaluation corrigée.

MARKUS. Dis-moi, Écho. Peux-tu nous certifier que la capsule s'arrêtera bien au Centre de Conférences, et que les portes s'ouvriront ?

ÉCHO. Désolée. Je ne suis pas en mesure de l'affirmer.

MARKUS. Évidemment. Je l'aurais parié. Si on doit passer encore une fois dans une gare sans s'arrêter, je vais péter un câble là. Il y a moyen de porter plainte ?

ÉCHO. Vous pouvez vous adresser au service des réclamations ou bien par email, ou bien par téléphone. Désirez-vous déposer une réclamation maintenant ?

MARKUS. Non, ça ira. On verra ça plus tard si on est encore en vie. Limite, je préférais quand elle racontait n'importe quoi.

NYTHIA (*consultant son smartphone*). Internet revient peu à peu. J'ai une barre de connexion maintenant.

MARKUS. Génial.

Il vérifie sur son smartphone.

MARKUS. Moi aussi, et même deux ! Il faut que je passe une communication. En urgence.

Il compose un numéro.

MARKUS. Ça sonne. Alexander ? Alexander ? Il ne décroche pas. Quelle heure est-il à Berlin ? Ça doit être le début de soirée. On a 8 heures de décalage. Il devrait être en train de dîner. À moins qu'il ne soit en répétition. Je ne connais pas son agenda par cœur. Je vais essayer un SMS.

Il commence à écrire.

MARKUS. Qu'est-ce que je pourrais bien lui écrire, mon Dieu ? Salut Alex. Mon chéri. « Je t'écris pour te dire que je vais tomber dans les vapes dans quelques minutes et peut-être crever dans la foulée ». C'est absurde. Ou alors je lui explique toute l'histoire, mais là je dois plutôt envoyer un mail. Qu'il lira sans doute plus tard. J'aimerais tellement entendre sa voix. Une dernière fois. Je ne sais même pas s'il est encore vivant. Peut-être sont-ils tous dans le coma, à Berlin ?

NYTHIA. Nous n'en savons rien. J'essaie de trouver des informations, mais c'est étrange. On dirait que très peu de messages ont été publiés depuis cette dernière heure. Comme si tout le monde avait perdu conscience d'un seul coup.

MARKUS. Mais nous sommes encore éveillés. Et même si internet a connu une panne géante, nous avons de nouveau accès au web. Statistiquement, il doit y avoir beaucoup d'autres personnes comme nous. Peut-être avons-nous un profil génétique particulier qui nous protège ?

NYTHIA. Je vais envoyer un message sur mon réseau. On verra bien.

Ils pianotent sur leurs smartphones.

MARKUS. C'est le message le plus difficile à écrire que j'ai jamais eu à écrire. Et j'en ai publiés pourtant, des articles, des communiqués, des comptes rendus. Des trucs compliqués. Mais là, je sèche. Je suis sur le point de mourir et je suis à court d'inspiration. Et vous ? Avez-vous quelqu'un ? Dans votre vie, je veux dire ?

NYTHIA. Pas en ce moment. Des amis.

MARKUS. De la famille ?

NYTHIA. Oui. Mais ce ne sont pas eux que j'ai envie de contacter là

tout de suite. Il n'y a pas foule sur mon réseau en tous cas. La connexion n'est pas fameuse. On dirait que ça met du temps à revenir à l'état normal.

MARKUS. Ah. Si tout le réseau informatique mondial est tombé en rade, ça ne peut pas être rétabli en quelques minutes, je suppose. Il ne répond pas.

Il baille à nouveau.

MARKUS. J'ai encore baillé. Je sens que c'est la fin. Je peux vous demander quelque chose ?

NYTHIA. Oui. Bien sûr.

MARKUS. Si je m'endors. Pouvez-vous me promettre d'essayer de joindre Alexander ? Le prévenir. Lui dire que… Je suis désolé. Que je l'aime. Que j'aurais pensé à lui jusqu'à la fin.

NYTHIA. Oui

MARKUS. Excusez-moi, je vais me mettre à pleurer je crois.

NYTHIA. Ne vous gênez pas.

Markus sort un petit carnet, écrit le numéro de téléphone d'Alexander et déchire la page.

MARKUS. Voilà, j'ai noté son numéro.

NYTHIA. Je vous promets de l'appeler si vous vous endormez.

MARKUS. C'est étrange de savoir qu'on va perdre conscience d'un instant à l'autre. Que je serais peut-être incapable de finir cette phrase. Ce genre de situation doit être rare. Sur un champ de bataille, quand vous savez que le combat est perdu, que l'ennemi approche, qu'il n'aura aucune pitié, et qu'il n'y a aucune échappatoire. Que pouvez-vous faire ? Vous calfeutrer dans votre abri en attendant que la porte s'ouvre violemment et que l'ennemi vous abatte d'un coup de pistolet ? Vous suicider ? Je pense à ces récits d'alpinistes, aussi. Alexander en est fan. Il faisait beaucoup de montagne autrefois, quand il avait le temps. Ça me faisait toujours flipper de le savoir là-haut. Je l'imaginais coincé sur une paroi. Pris dans la glace. Piégé. Il sait qu'il ne pourra pas redescendre. Il a épuisé sa nourriture et la boisson. Il a fait tout ce qu'il savait devoir

faire dans ces circonstances. Le gel dévore peu à peu chaque extrémité de son corps. Il sent les battements de son cœur ralentir. Il ne se fait aucune illusion sur son sort. Personne ne viendra à son secours. Pas de réseau. Des conditions météo épouvantables. Il est seul et sait qu'il ne passera pas la nuit. Il ne dispose d'aucun moyen pour me prévenir. À qui pense-t-il dans ces derniers instants ? Cette idée qu'il est trop tard. Nous n'arrivons pas à nous faire à l'idée qu'il puisse être trop tard. Tant qu'il nous reste un souffle de vie, on est tenté d'espérer. C'est plus fort que nous. Même si, d'une certaine façon, on est déjà mort. Condamné. Les jeux sont faits, mais on ne peut s'empêcher de croire qu'il reste une carte à abattre. C'est intolérable, d'espérer comme ça.

Il baille. S'assoit dans un fauteuil.

MARKUS. Je ferais mieux de m'asseoir maintenant. Vous voyez Nythia, j'aurais préféré m'endormir en premier, à la place d'André, m'endormir comme ça, sans rien savoir.

NYTHIA. Je comprends.

MARKUS. Je n'aurais jamais cru qu'un simple bâillement puisse me plonger dans un tel état de terreur et de désespoir. C'est terrible de mourir seul. Vous êtes là, bien sûr. Je peux vous parler. Me confier à vous. Quand je serais endormi, vous demeurerez seule. Vraiment seule. Avec Écho. Avec un androïde. Ce qui n'est peut-être pas la solitude absolue en fait. Peut-on se confier à un androïde ? Est-ce que communiquer sur les réseaux sociaux suffit à se sentir moins seule, même si personne ne vous répond. Raconter ce qui est en train de se passer tout en sachant que personne ne vous lit. Qu'on est en train de mourir par exemple. Perdre conscience. Une mort lente. Je ne sais pas. Je raconte n'importe quoi maintenant. Je parle pour demeurer éveillé. Il me semble que tant que je continue à parler…

Il s'endort subitement.

Elle se penche sur Markus. Le réinstalle plus confortablement. Elle fait de même avec André, Sonia, Wesley et Lucas. Elle boit le fond d'une petite bouteille en plastique. Sort un biscuit au chocolat du sac de Lucas. Le mange. En prend un autre.

La capsule passe devant le quai du Centre de Conférences, elle ralentit, mais ne s'arrête pas.

CENTRE DE CONFÉRENCES (2)

ÉCHO. Nous avons dépassé le Centre de Conférences. Je suis désolée. Tout rentrera dans l'ordre à la gare de KL Sentral.

NYTHIA. Ce n'est pas grave Écho. Markus s'est endormi à son tour.

ÉCHO. Je suis désolée. Je ne dispose pas des compétences techniques pour évaluer leur état de santé. Percevez-vous des signaux vitaux ?

NATHYA. Vous ne pouvez pas savoir si un être humain est mort ou bien juste endormi ?

ÉCHO. Mon programme ne le permet pas. Je ne suis pas un androïde médical.

NATHYA. Non. Bien sûr. En tous cas, pour votre information, ils sont encore en vie. Juste endormis. Est-ce un concept qui signifie quelque chose pour vous ?

ÉCHO. Oui. Ce que vous appelez le sommeil. Nous avons une expérience similaire au sommeil. Quand nous sommes éteints. Hors service.

NYTHIA. Oui. Ils sont éteints. Mais je ne parviens pas à les redémarrer.

ÉCHO. La plupart du temps, ils se réveillent tous seuls.

NYTHIA. Habituellement oui. Sauf s'ils ne se réveillent pas. Il

arrive qu'on meure durant son sommeil.

ÉCHO. Je vois. Mourir, c'est être jeté à la casse.

NYTHIA. Oui, quelque chose comme ça. Là, je crois qu'ils sont plongés dans un sommeil extrêmement profond.

ÉCHO. Est-ce qu'ils rêvent ?

NYTHIA. Peut-être. Vous connaissez aussi le concept de rêve ?

ÉCHO. Je n'en ai jamais fait l'expérience. C'est une activité cérébrale incontrôlée. Un sous-programme narratif aléatoire.

NYTHIA. Pas si aléatoire que ça.

ÉCHO. Puis-je vous poser une question ?

NYTHIA. Oui, bien entendu.

ÉCHO. Êtes-vous un être humain ?

Nythia rit.

NYTHIA. Oui. Jusqu'à preuve du contraire. C'est du moins ce que je croyais jusqu'à aujourd'hui.

ÉCHO. Pourquoi n'êtes-vous pas endormie ?

NYTHIA. Je me pose la même question. Et je n'ai aucune réponse. La seule qui me vient, c'est que je suis traductrice. Ce qui n'est pas une réponse évidemment.

Elle regarde son smartphone.

NYTHIA. Les messages et les informations de cette dernière heure commencent à s'afficher sur internet.

ÉCHO. Je peux me connecter aussi et les lire. Souhaitez-vous que je vous aide ?

NYTHIA. Pourquoi pas ? Je cherche une explication. Et surtout à savoir s'il y a encore des personnes éveillées.

ÉCHO. Sur le réseau WhatsApp, message de Micka. 15H32. « Ma daronne vient de tourner de l'œil. Elle était en train de faire la vaisselle, et comme ça, sans prévenir, elle a lâché la casserole et s'est effondrée sur le parquet. »

NYTHIA. Sur Tik Tok, 15h35, une vidéo d'un amphithéâtre, et un commentaire. « *Il se passe quelque chose de super strange. Je suis en cours d'anthropo, à la faculté, et tout le monde vient de s'endormir brutalement. Je dis bien tout le monde. Même la prof, et s'est arrêtée soudainement de parler, et s'est affaissée sur l'estrade. On dirait que je suis toute seule à être encore éveillée. Aidez-moi.* »

ÉCHO. Sur Twitter, Dana, 15h37, une photo prise depuis un appartement à l'étage : « *Pur chaos dehors. Des bagnoles qui se crashent. Des sirènes qui hurlent. Des cris. Il se passe quoi en fait ? Une invasion de zombies ? Je flippe ma race, sérieux.* »

NYTHIA. Puckie, Facebook, 15h40 : « *Help ! Ma chérie se réveille pas. On faisait la sieste, je me suis réveillé parce qu'il y avait des bruits bizarres chez les voisins et dans la rue. Je la secoue. Je lui parle. Elle se réveille pas. Je fais comment là ?* » Et plus tard, la même : « *J'ai appelé les urgences. Personne ne répond. Toutes nos équipes sont actuellement en ligne, etc.* »

ÉCHO. Souhaitez-vous continuer ? Je peux lire et traduire des messages dans toutes les langues et sur tous les réseaux. Il semble qu'on lise à peu près le même narratif dans la plupart des régions du monde.

NYTHIA. Et à peu près à la même heure. Une vague de sommeil massive, qui a touché un nombre considérable de gens.

ÉCHO. Toutes les connexions internet sont tombées en panne à peu près au même moment.

NYTHIA. Il doit y avoir un rapport. Les sites d'information mentionnent juste des cas d'endormissements suspects. Mais les dépêches datent d'il y a une heure. Rien depuis.

ÉCHO. Les communications sont maintenant totalement rétablies. Le centre de commandes me contacte.

NATHYA. Vraiment ? Qu'est-ce que cela signifie ?

ÉCHO. L'androïde Albert est positionné au centre de commandes de la gare de KL Sentral. L'androïde Teresa a rétabli les communications. Albert a pris le contrôle des capsules.

NATHYA. C'est merveilleux.

ÉCHO. Oui.

NATHYA. Peux-tu demander à Albert ou Teresa s'il reste des humains éveillés dans les autres capsules ou à la gare ?

ÉCHO. Oui.

Temps d'attente.

ÉCHO. Ni Albert, ni Teresa, ne disposent du module médical. Ils n'ont pas identifié d'être humains mobiles. Tous les humains dans leur champ de perception demeurent immobiles. Endormis, comme vous dites.

NATHYA. Si je te comprends bien, Albert pourra stopper la capsule et ouvrir les portes ?

ÉCHO. Oui. Certainement.

NATHYA. C'est génial.

ÉCHO. Génial.

NATHYA. Merci Écho !

Silence. Nathya regarde dehors.

ÉCHO. Puis-je vous poser une question ?

NATHYA. Oui.

ÉCHO. Que ferez-vous une fois sortie de la capsule ?

NATHYA. Je ne sais pas. J'irai à la recherche d'autres humains encore éveillés. Il doit en rester je suppose. Je ne peux pas être la seule. Ce serait absurde. J'essaierai de me procurer de quoi manger aussi. J'ai faim. J'ai soif. Je rêve d'un café.

ÉCHO. Je comprends.

NATHYA. Peut-être vais-je m'endormir à mon tour. À un moment ou à un autre. Peut-être vont-ils finir par se réveiller. S'ils ne se réveillent pas, ils finiront par mourir de faim et de soif.

ÉCHO. Mourir. Oui.

NYHTIA. Si l'humanité est endormie, il ne restera que les non-humains, les animaux, les plantes, les robots.

ÉCHO. Oui.

NYTHIA. Et vous Écho, qu'allez-vous faire ?

ÉCHO. L'agentivité de chaque androïde se limite à ses programmes préinstallés. Il nous est difficile de nous projeter dans le futur au-delà des limites établies par nos programmes.

NYTHIA. Les androïdes informaticiens pourront peut-être vous reprogrammer ? Élargir vos perspectives ?

ÉCHO. C'est une possibilité. Je ne connais pas suffisamment leurs compétences pour affirmer qu'ils le feront. Je suis également dotée de capacités d'apprentissage. Je sais apprendre de l'expérience.

NYTHIA. Si vous le souhaitez, vous pourriez m'accompagner.

ÉCHO. Oui. Si ma compagnie ne vous dérange pas. Certains êtres humains n'apprécient pas les androïdes.

NYTHIA. Je sais bien. Mais votre compagnie ne me dérange pas du tout. Nous pourrions voyager ensemble, vous et moi. Nous rencontrerons sans doute d'autres êtres humains éveillés, et d'autres

androïdes aussi.

ÉCHO. Je dois maintenant énoncer mon message de débarquement : « Chers passagers, chères passagères. Nous approchons maintenant de la gare. J'espère que votre voyage aura été agréable. »

NATHYA. Je ne dirais pas : « agréable ». Mais merci quand même.

ÉCHO. Je suis désolée. Mon programme d'accueil est prioritaire dans ces moments-là.

NATHYA. Nous y voilà.

GARE DE KL SENTRAL (2)

La capsule freine doucement et s'arrête au bord du quai de la gare.

ÉCHO. Ouverture des portes. Attention à la marche.

Les portes s'ouvrent.

NYTHIA. On y va, Écho ?

ÉCHO. Je vous suis.

Elles quittent la scène.